

LES EDITIONS DE LA FORGE



DANS LE CORPS DE L'AUTRE

FATIMA MAZMOUZ

CONTACT

FATIMA MAZMOUZ

ateliers.mazmouz@gmail.com

www.fatima-mazmouz.com

facebook : [fatima.mazmouz3](#)

+33 (0)6 40 12 48 71

DANS LE CORPS DE L'AUTRE

FATIMA MAZMOUZ

SOMMAIRE

<i>Fille de l'entre</i>	p.06
Introduction	p.07
Livret 1 : Dans le corps de l'autre	p.11
De l'expérience physique à l'expérience artistique	
- « Il était une fois... une grossesse » - 2007	p.15
- « il était une fois ... une grossesse autrement songe <i>voire autre mensonge » 2009</i>	p.43
Livret 2 : Le non corps	p.63
De l'expérience artistique à l'expérience analytique	
- Transe(a)gression - Le dialogue insensé	p.67
- Le non corps	p.72
Livret 3 : Le corps pansant	p.77
De l'expérience analytique à l'expérience politique	
- Résistance	p.80
- Réparation	p.85
La confusion en héritage	p.96
Thaumaturgie	p.98
Illustrations	p.101



*Aïcha,
Larbi,*

*Fille de l'entre
Entre moi émois
Entre foi et voies
je suis la fille de l'entre,
quoi ?
voir ?
alors je suis la file de l'antré
Dans l'antré de la bile
J'entre malhabile
et je migre en vers
contrée
mais ancrée,
fille d'immigré,
A mon intégrité
j'entre
et trépassé
de la volonté d'exister
à en mourir de résister*

(extrait des Transversets)

Dans le corps de l'Autre,
De l'intime au politique,
Se présente comme une discussion intérieure ouverte,
Une pensée
Qui s'extravertie.
Qui s'échappe
De son propre corps
Pour témoigner.

C'est la confession d'un corps malade,
Affligé
Et parfois mort,
Perdu dans les feux ardents d'un énorme malentendu.

Un corps,
Qui va enfin tenter,
Le temps d'une pause réflexive,
Le positionnement
Dans les affres, tumultueuses, d'une confusion générale.

De quoi s'agit-il ?
Simple et complexe à la fois,
Il s'agit là du récit de toute une vie d'incompréhension,
Que l'expérience de la grossesse a révélée.

Une ballade **pansante** élaborée en trois temps :
Le temps pragmatique, celui de l'expérience physique de la grossesse.
Le temps artistique, celui de la **trans(é)vasion**,
Qui consiste à déplacer cette expérience physique dans un autre cadre :
Celui de l'expérience artistique,
Mettant en lumière le lien entre la procréation et la création.
Intervient, ensuite, le temps de l'analyse,
Qui vise à comprendre certains phénomènes mal nommés
Ou cantonnés dans une fonction méconnue.
Cette analyse,

Je l'avoue,
Parfois, peut sembler fictive.
Cependant, cette fiction est importante
Dans ce qu'elle peut drainer comme doutes et éléments
Destabilisateurs.
Car nous le savons tous,
La vérité en tant que telle n'existe pas !

Enfin, un va et vient constant entre une production artistique
Et l'analyse va permettre l'élaboration d'une pensée,
Avec au centre,
Le corps de la grossesse,
Le corps de la mère comme concept opératoire à part entière.
De cette longue discussion, le travail de réparation se met en place ;
Car la réparation ne peut venir que de la seule valeur : compréhension.

Interrogeant
Le fonctionnement des phénomènes qui nous habitent,
Arborant
Les mécanismes au coeur des systèmes
Sociaux, culturels et politiques de nos sociétés
Occidentales chrétiennes mais aussi judéo-musulmanes,
Qui prennent place en nous,
Qui s'y installent comme certitudes évidentes !

Depuis ce corps occupé,
A partir d'une expérience personnelle,
Je retrace le lien indéfectible,
Entre notre intimité profonde et la réalité pragmatique dans laquelle
Cette intimité (l'amour, la grossesse, notre corps physique) se construit.

Je tiens à souligner le fait que
Ce présent livre ne se substitue en aucun cas,
A celui d'un professionnel de la psychanalyse.
Je n'aurai donc pas la volonté de développer davantage certains
Problèmes dont la complexité manifeste
Requiert une grande familiarité avec certains concepts de la psychanalyse.

Je tiens à la spontanéité de mes réflexions de bar
Que je veux à peine scientifiques,
Juste assez pour me donner les moyens
D'inscrire mes intuitions sur un rail de réflexions
Me permettant d'ouvrir le robinet d'une discussion intérieure
Et d'en observer le *fl'éau*.

De glaner à loisir ce qui fait sens dans le quotidien,
L'histoire doit être le seul conditionnement réel.
Je souhaite que cette expérience intérieure se réalise dans la plus grande liberté,
Libre de chercher ses propres chemins de *traverses*,
D'entrevoir toutes «ses coutures»
Et enfin,
D'ouvrir des fissures sur le monde...





Le traumatisme

Le rêve de la femme

Partie d'un rêve de femme ou de petite fille,
Je cultivais l'envie secrète d'avoir un enfant.
Je ne sais pas pourquoi je faisais cette relation entre
Enfanter et être en paix avec moi même.
Etait-ce le pur produit d'une posture sociale ?
Ou bien était-ce un réel besoin qui venait d'ailleurs.
J'avais le sentiment grave et profond qu'enfanter viendrait me
Sauver !
Pour moi l'enfantement renfermait un secret.

Forcément, on était à notre tour porteuse d'une vérité.
Peut-être le discernement infime d'une chose très lointaine !
Sans doute,
Toutes les femmes ressentent cela ?

Et souvent, la peur de passer à côté de l'enfantement,
Terrorise.
Elle terrorise tellement, que cette simple projection devient
Traumatisme.
C'est pourquoi, à plusieurs égards,
Passer devant l'enfantement,
C'était la peur de ne jamais comprendre.
Le traumatisme s'installe alors,
Piège,
Simplement par cette peur de ne pas connaître !
De ne pas saisir le lien entre moi et (moi) même !
Dans cette insignifiante distance se développe
Le *traum-autisme*.

Et à ce *traum-autisme* psychologique,
Evidemment,
On préfère le traumatisme sensuel, sensoriel et physique qu'est la grossesse
Un désordre,
Intentionnel,
Lucide.

Ah quelle joie de se trouver !

Ces considérations quelques peu élémentaires,

Font abstraction de tous les autres espaces pouvant donner du sens à
L'individu,
Cantonnant le statut du sens
Dans un statut purement archaïque
De la femme primaire, première, sauvage ...
S'inscrivant dans la tradition royale et millénaire de l'histoire du
Corps féminin,
De sa biologie, mais aussi de son éthique et de sa morale
Qui peuvent parfois paraître réfractaires voire passéistes, mais jamais engagées.

En effet, quel bonheur suprême d'avoir le sentiment
D'accomplir quelque chose de grandiose.
S'accomplir dans ce pour quoi, femme a toujours été pensée.
S'accomplir dans la projection de toute une civilisation.
Se sentir grand un instant car
La société entière nous habite.
On est en osmose avec toute cette *masse*.
On sent en soi résonner des siècles de cultures.
Formidable !

Mais c'est aussi des siècles de répressions.
Et pourtant, le traumatisme est là.
La fêlure qui provient d'ici bas, fait vaciller
Satisfaction, bien-être, félicité ...

Alors une phrase comme :
« Tu verras à ton tour quand tu auras des enfants...tu comprendras ! »,
Qui peut sembler à juste titre rébarbatif dans le jalon « invincible » de la transmission,
Peut à elle seule réactiver en nous ce cataclysme clandestin !

Aussi, la transmission elle même peut être un frein au traumatisme,
Comme au rêve.
D'ailleurs l'allemand dispose d'une même racine pour ces deux maux.
Traum c'est le rêve.
Le rêve d'avoir des enfants est en même temps le trauma.
Le traumatisme renfermerait la capacité de faire trembler les automatismes.
C'est justement ne pas reproduire
Les erreurs.

C'est aussi s'écouter au plus profond de soi.
C'est restituer la parole
A l'indicible,

A l'invisible,
A l'inaudible,
Qui a figé tant de blessures, de séquelles...

Cette première partie,
Dans le corps de l'autre : de l'expérience physique à l'expérience artistique,
Admire,
Sans aucun complexe ni «préjugé»
Goûte, ***après scie,***
Par le biais de l'art,
Un corps grossi et engrossé.

« Il était une fois... une grossesse »

2007



DENI

Il était une fois une grossesse...
Une grossesse qui prit par une fin d'hiver glacial à Saint-Denis.
De sa fenêtre obstruée,
Un paysage absent,
Un bâtiment année cinquante,
Très mal entretenu
Découpe un bout de ciel gris.
La jeune femme distingue à peine,
Quelques passants.
Ils défilent avec leur parapluie.
Il pleut.
Il est 10h.

Alors
Elle va et vient,
De sa chambre au salon,
De son lit au canapé.
Un café, puis un deuxième...
La lenteur monotone de ce silence abjecte
Lui pèse.
Elle annonce un changement terrible.
Un bouleversement !

Elle ne sait comment se l'avouer à elle même sans grand trouble,
Sans grandes angoisses.
A quels stratagèmes s'employer
Pour accéder à la vérité
Sans trop de dégâts !

Le climat des élections se fait sentir de plus en plus pingre dans la rue.
Des violences éclatent un peu partout.
« Rien de rassurant » se dit-elle,
En caressant son ventre
Sous la chemise de nuit.

Le temps est sombre,
Lourd.
La jeune femme allume la télé.
Nicolas Sarkozy passe au pouvoir.
La droite s'installe définitivement.

Le discours sur l'immigration l'exaspère.
Pourquoi est-ce que ces discours la blessent ?
Pourquoi est-ce que jusque dans sa chair,
Elle est heurtée ?

La jeune femme s'allonge.

De ses ignominies,
Elle enfle, enfle et enfle encore !
Elle sent le malaise l'envahir.

Hamla al âm'

Oula hamla be al âm ?

On ne sait plus ...

Le temps passe.
C'est déjà l'été.
En cherchant une petite robe pour sortir la jeune femme se
Déshabille.
Elle rencontre par inadvertance
Son portrait dans le miroir
Et s'arrête brusquement devant la glace.
« Mon corps a tellement enflé que je ne me reconnais plus !
Déformée suis-je ? ».
Aussi elle découvre aussi, les traces du changement
Dessinées sur son ventre comme une hallucination,
Des vergetures !
Elle revient plusieurs fois du miroir au ventre,
Comme pour accréditer cette vision repoussante.
Est-ce le reflet de l'ombre dans une salle de bain mal éclairée ?
Elle comprend rapidement
Qu'elle est l'objet d'un sacrifice.
Elle se surprend à déchiffrer cette cartographie.

Une cartographie d'un mal en cours.
Elle annonce le début du dédoublement.
Elle est obligée de se frayer une sortie.
Un échappatoire.

Elle enfle vite sa robe noire.
En sentant qu'il était temps de dire au revoir à son passé,
La jeune femme lance en riant :
« Est-ce que je ne retrouverais jamais plus mon corps ?

Celui de mon enfance.
Celui de l'innocence.
Mais aussi celui de l'ignorance ».

Et chaque jour qui passe,
Son corps lui fait défaut.
Le renoncement à une vie encore en friche
Est *a-mère*.
A peine commençait-elle à donner sens à sa vie.
Et voilà qu'une tornade vient balayer ce qui tenait à peine debout.
Un sentiment âpre l'envahit :
Contestation, dénégation, désaveu ...
Tous s'enlisent dans sa tête.

Un soir, ne saisissant pas pourquoi elle n'était pas
Comme les autres futures mamans,
Plaine de joie et de bonne humeur à la venue prochaine du nouveau-né,
Elle s'inquiète de tant de pessimisme *marasmique*.
« Est-ce que je ne le désire pas cet enfant ?
Evidemment ! oui ! J'en suis sûre ?
Mais alors, pourquoi je sens autant de résistance en moi ?
Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas dans le déni.
Ou alors ce serait un déni dans la grossesse mais pas de la grossesse ?
Qu'est-ce que je peux dénier ?
Cette grossesse fut programmée et tant attendue. »

La jeune femme à la fenêtre, les yeux rivés sur les nuages,
Entre à nouveau dans un monologue stérile.

« C'est pires encore, car en réalité, la notion de grossesse est liée à ma survie !
Oups ! La survie ! Oui mais c'est beaucoup dire !
J'ai le sentiment profond que la grossesse est
L'ultime espace qui peut donner des réponses à ce chaos intérieur.
Mais alors, qu'est-ce qui me gêne ?
Je devrais être ravie de pouvoir avancer sur le plan personnel, familial...

Je vais devenir maman !
Avoir un statut,
Avoir le sentiment que les choses vont avancer pour moi.
C'est bon cela !
Qu'est-ce qui me bloque ?
Qu'est-ce que je refuse,
Ou que je renie ? »

Dans un cri très profond, elle lâcha :
« Ah ! je renie le fait qu'il faille renouer.
Dans le **reniement**, il y a le renoncement à renouer avec soi même, sans doute !
Les liens, quoi !

Absolu et ambigu à la fois, ce sentiment m'opprime.
Difficile de formuler cette contradiction et davantage encore cette
Indétermination.
Je ferai mieux de faire une n^{ième} sieste, car il n'y a pas que mon ventre qui enfle,
Ma tête aussi commence à prendre du poids ! »
Elle se lève en direction du lit, le sourire aux lèvres !

A 17h30, elle se réveille un peu engoncée.
Elle s'habille.
Passe juste un manteau sur son pyjama à rayures
En **fauve-raie** polyester **cache-mire** de Chine.
Attache ses cheveux avec un chouchou noir poussiéreux.
Enfile son sac et descend dans la rue de la République.
Elle se dirige vers la boulangerie.
« Salam, deux fraisières s'il vous plaît ? »

En sortant, je remontais la rue.
J'entrais un peu machinalement dans ces boutiques de mode
Histoire de sortir de mon univers kafkaïen.
Mais au bout de quelques magasins,
Je crois que mon univers était plus rassurant au final.
Je rentre à la maison.
Si Zyf ne devrait plus tarder.
Je mets les fraisières dans le réfrigérateur et
Attends.

J'attends que le temps passe.
Que quelque chose se déclenche,
Quelque chose qui pourrait donner à mon expérience un élan,
Autre
Que la perception acrimonieuse du temps immobile.

Passive, j'attends ...
En mal d'une uchronie aigüe... »

DÉCÈS

Au fur et à mesure que les jours avançaient,
La jeune femme se voyait déposséder son corps.
Le seul élément qu'elle comprenait intuitivement mais qui était très
Clair
C'est qu'elle se perdait.

Elle se perdait si distinctement qu'elle lisait en elle
L'expression de la vierge à l'Assomption
Tant de fois explorée à ses heures chrétiennes
Le corps physique et le corps intérieur se détachant
Dans une douceur apathique,
Une âme paisible visionnant la dépouille encore à terre...

Cette distance avec son propre corps,
Elle la sentait,
Elle la mesurait,
Elle la palpa.
Le temps fantomatique était là et il fallait l'accepter.

Pour la jeune femme, c'était simplement être confrontée à la mort de soi.
Ce corps devenu une simple enveloppe
Ne pouvait pas, dans sa nouvelle fonction, ne pas altérer son
Intériorité
Et être vécu sur un mode purement jubilatoire.

C'est un sacrifice qui a son prix.
Il fallait disparaître un moment.
Il fallait passer par la mort pour donner cette vie.

Mais, que devient durant tout ce temps le corps disparu ?
Il est inanimé mais vivant,
Il est bien là !
Excédé !
Condamné à observer inerte, sa corporéité en perte !

En définitif, dit la jeune femme :
« J'assiste à ma propre mort,
Un décès momentané, ponctuel, organisé duquel toute la société est complice,
Sans équivoque et de façon consensuelle.
Un genre d'euthanasie sans victime apparente.
Le crime était presque parfait dirait l'autre ! »

Seulement il y a cette résistance.
Ce cri qui vient de loin et qui surgit du plus profond de son existence.
Un cri qui s'interpose à cette disparition, à cette extinction.

La jeune femme continue d'enfler.
Elle enfle de douleur
Mais aussi de colère au point que les vertiges sont de plus en plus prononcés.

« Il est temps. Il est temps de lâcher prise ! »
Se confie t-elle un matin du mois de juin.
Au salon, les yeux fixés sur les rideaux rouges,
Les narines baignaient dans la brume du café caramélisé.
Et les mains, encore grasses du beurre des croissants,
S'agitaient nerveusement en se frottant au sopalin !
« Je vais passer voir Dominique » murmura t - elle !

Depuis plusieurs jours, Dominique, la gardienne s'inquiétait de la voir enfermée...
Elle ne sortait plus.
Ces moments de partage précieux manquaient à Dominique.
Ces échanges,
A l'entrée de la résidence en face de ces énormes plantes
Tropiques-cales,
Avaient des vertus incommensurables de consolation et de guérison
Solidaires.
Elles faisaient et défaisaient le monde avec une telle bienveillance
Féminine
Qu'elles retrouvaient la force de retourner au combat
Et d'affronter les tracasseries de la vie quotidienne ...

Un jour en allant voir une exposition,
Sur la route de la gare, près du café Renan,
La jeune femme chute.
Elle tombe à l'avant à quatre-vingt-dix degrés sur son ventre.
Comme un ballon qui feint d'éclater.

Pour le coup,
La jeune femme est confrontée à la limite de son corps ...
Mais ... dans la mort réelle.
Cette sensation de désagrègement, la renvoie
Subitement à la période des
Avortements.
Une déflagration intérieure.

En quelques secondes, elle portait en elle
L'ombre d'un échec funeste.

En sanglots, elle ne cesse de répéter :

« Je ne veux plus ».

Elle s'est assise sur le trottoir en relevant sa petite robe turquoise.

Les trippes et l'estomac tout entier entrèrent en cadence,

Le cœur en pleurs accompagnait ses yeux en larmes.

« Il faut que ça s'arrête.

Je dois sortir de la mort ! »

Et voilà la jeune femme replongée dans ce monologue souffreteux.

Tout en reniflant.

« Mais suis-je suis obligée de négocier

Entre la mort intérieure et ponctuelle

Avec une mort extérieure et effective. »

Non !

Et malheureusement pour la jeune femme,

Les séquelles de ces avortements étaient encore très sensibles.

« Mes blessures sont encore fraîches.

Elles ne se refermeront donc jamais.

C'est comme un banc avec écrit dessus : « Attention peinture fraîche ! ».

Une peinture qui ne sèche jamais c'est comme une blessure qui ne se referme

Jamais,

Ça tâche et ça ne s'efface plus.

Bon ! Allez, j'arrête ! »

Elle reprend un dernier souffle avant de se lever et de reprendre son

Chemin en croix

Pour la gare.

Le souffle était si profond, qu'elle aurait pu s'envoler avec !

En passant devant les détaillantes de maïs à la gare, elle se dit qu'il fallait faire

Face !

Hypnotisée par le rouge cendre du boubou de la vendeuse, elle s'exclama :

« - Un maïs chaud s'il vous plait !

- 2 euros !

- Merci ! »

En direction du quai de la gare et en attendant le train, elle reprit :

« Non !

Une résistance sans doute beaucoup plus radicale
Arrive et couve ce sentiment de mort chronique.

Alors je compris que c'était à nouveau le temps de l'exil.
Un sentiment qui m'était familier du reste.
Si familier que le temps d'un instant, je me demandais
Si je n'avais pas déjà vécu ce moment. »

Faisant éclater les épis de maïs au fond de sa gorge. Elle dit :
« Oui l'exil intérieur, je connais bien ce territoire !
Seul l'exil
Me permettra de vivre cette expérience dans le consentement de mes diverses
Parties.
Seul l'exil intérieur
Me donnera les moyens d'atteindre l'équilibre nécessaire
Pour vivre cette expérience ! »
Et sa voix s'étouffa dans le bruit assourdissant du R.E.R. qui venait d'entrer en gare.

Le lendemain matin,
Je laissais un mot à *Sl Zyf* sur la table du salon,
Lui indiquant que j'allais chez mes
Parents,
Voir ce qui se passe de leur côté.
J'avais besoin d'une bouffée d'air frais.
Bien que chez eux une certaine retenue et pudeur régnaient
Et fait qu'il y a des choses dont on ne parle pas,
En parallèle, ils couvent une telle culture de la dérision et du
Cynisme,
Couronnée d'un immense élan de pragmatisme
Auxquels j'avais besoin de me confronter car je n'arrivais plus à émerger.
Un peu comme une bouée de sauvetage, je m'agrippais à leurs lèvres
Tant je trouvais matière à penser...

A Saint-Lazare,
Je prends le train en direction d'Hardricourt.

Des cannettes de bière,
Parfumaient encore fortement l'air d'une soirée arrosée de la veille.
En fuite, elles oscillaient à mes pieds,
Barbouillant davantage, d'un bout à l'autre,
Le sol crasseux du wagon,
Qui dans l'obscurité vaporeuse de l'aube,

Traversait autant de villes en résonnance avec les cris
Aventuriers de mon enfance.

Argenteuil par exemple,
C'était mon quartier général,
Il y avait là entre la fin des années soixante-dix et le début des années quatre-vingt
Une casse.
Je m'y égarais avec mon père.
Je vaquais de carcasses en carcasses,
Dans ce cimetière de tôles,
A la recherche d'objets abandonnés
Par une petite fille de mon âge.

Quel lieu d'exploration incroyable...
Je me souviens de ces odeurs de cambouis, l'hiver froid mais
Ensoleillé,
Où pour se réchauffer, on allait au petit bistrot du coin boire un verre.
C'était chez moi...
Je ne le savais pas.

Les rayons du soleil venant se poser sur mes yeux me réveillèrent
Et arrêtaient ses souvenirs isolés,
Lorsque j'aperçus le reflet de mon ventre rond sur la fenêtre du
Wagon.
Je lis alors Thun Le Paradis.
J'étais presque arrivée,
Mais j'étais encore anesthésiée par cette douce réminiscence,
Quand tout à coup, retentit la sonnerie du pont,
Qui, à ce moment précis, m'éjecta in extrémis de ces pensées
En quête d'une âme en peine,
Faisant converser ces existences mélancoliques ...

Je sors de la gare.

Mon père venu me chercher, m'attend.
Toujours aussi intemporel avec son morceau d'essuie-tout à la main
Et ces odeurs de *tanfiha* piquant le nez.
Je rentre chez moi, ma mère m'attend.
Evidemment, le cliché des odeurs de miel et de crêpes envahissant la rue sont
Au rendez-vous.
La menthe fraîche !!!
J'aime cela ! C'est bon.

Et c'est chaud ce petit bonheur à portée de main
Pourtant si difficile à recréer chez soi.

C'est l'amour peut-être, ou le plaisir inné de se faire plaisir
Qui est véhiculé par ses crêpes.
Ça doit sans doute être cela le secret des madeleines de Proust !!!

Ma mère prend des nouvelles de *SI Zyf*.
Pourquoi ne t'a-t-il pas accompagné, me demande-t-elle ?
Je ne sais pas comment lui dire que je ne l'ai même pas informé de ma venue.

Je ne dis rien.
Elle ne comprendrait pas ce remue ménage intérieur.
Je lui répondis juste qu'il avait du travail.
Le rendez-vous avec moi-même ne devait pas
Convoquer tous mes proches
Ou mes accroches plutôt !!!
C'était ma mort pas celle de *SI Zyf*,
Enfin c'est ce que je croyais !

Je suis ma mère dans la cuisine pendant qu'elle a
Lavé et rangé la vaisselle, nettoyé le sol, préparé le déjeuner, ...
Avec une telle rapidité et souplesse, elle s'agitait dans tous les sens
Moi,
Je la suivais,
Partageant les derniers commérages.
La famille, un tel, et les autres...
On parle et on se raconte des histoires comme si
On ne s'était pas vu depuis au moins un mois,
Alors que l'on s'appelle tous les jours parfois même plusieurs fois par jour...

De temps à autre, mon père
Nous lance une réplique, allongé dans le salon devant la télé à moitié les yeux
Ouverts.
Ma grande sœur rentre du travail dans l'après-midi.
Plus tard mon petit frère débarque avec un copain, toujours en filant...
« Alors la grosse ! ça va ! Wash ! »
Il feint de me donner deux ou trois coup de poings
Orchestrés sur mon ventre !!!
« Alors, tu le veux ou pas ce bébé ?
Parce que moi, je t'en débarrasse illico presto », me dit-il en riant
Sur le ton bien « beauf » d'une vieille France désincarnée.

Enchaînant... blagues sur blagues.
Un petit quart d'heure de rigolade bien pesé !

Soudain le journal de 20 heures !
Plusieurs discussions naissent après une intervention musclée de Sarkozy dans
Une cité.
Mon père approuvant la démarche,
Souhaitait une loi stricte, sévère et transparente pour ces délinquants
« Qui ne se rendaient même pas compte de la chance qu'ils avaient » disait-il !
Cette loi n'eut jamais lieu.

Mon père,
Désarmé,
D'une autre génération *coloniale*,
Etait inapte à sentir l'humiliation portée à l'individu « *d'origine* »
Produit par un système pervers,
Se jouant du soupçonneux et du répressif
A ces heures électorales !
Mon petit frère, lui qui était français, subissait la *Hagra*² tous les jours !
Cette intolérance vécue sur le mode de la discrimination devenait Insoutenable
Surtout lors des contrôles d'identité arbitraires
Dont la seule motivation était ces faciès suspects...
Mon père, n'a pas vécu cela.
Il ne déchiffrait pas
L'extrême violence
Expulsive et exclusive en marche.

Je passe la nuit à Hardricourt.
Le lendemain à la première heure je retournais à ma prison !

DEUIL

Ma mère s'était déjà levée aux aurores et m'avait préparé
Un panier tout plein, avec de quoi manger pendant une semaine,
Sans compter les «à côté».
Elle met en place le petit déjeuner.
Fait tanguer le pied de mon père qui avait du mal à se réveiller.
Mais, il finit, en bougonnant, par se mettre debout.
Il relève son pyjama, se gratte la tête et se dirige vers la salle de bain.
Ma mère lui dépose du linge propre.
Cependant à sa sortie,
Comme tous ces soixanténaires qui ne veulent absolument plus se soucier,
De leurs apparences extérieures,
Il reprend ses habits sales de la veille.
Ma mère accourt en rouspétant :
« Mais ce n'est pas possible ce que tu aimes la cochonnerie, *ya digoulas* ! »

Mon père boit son verre de *laben* accompagné d'un morceau de fromage et
enfin nous sortons.
Ma mère demande à ma sœur de faire attention aux portes et
De préparer le petit déjeuner pour mon petit frère ...
On démarre !
Sur tout le long de la route on poursuit nos commérages, nos blagues.

On arrive à Saint-Denis. C'est dimanche. Il est 9h30 dans le centre ville.
A l'angle de la rue Gabriel Péri et du Boulevard Carnot,
Au feu rouge, bondé de monde, on s'arrête :
« - Ah ! Saint-Denis. Ma parole, toute la poubelle du monde est
Déversée ici », s'exclame mon père (en berbère) !
Puis il rajoute :
« De toute façon, nous, la poubelle nous poursuit
Toujours !
On ne sait pas faire sans et on doit bien s'y sentir,
En même temps, on nous y a tellement habitués ! »

On arrive devant la résidence Gérard Philippe.
SI Zyf, impassible gardien de ces murs,
Est figé, debout
Devant la porte vitrée de la résidence.
On descend rapidement.
Il nous aide à porter les bagages.
Mon père nous donne rendez-vous vers 13h,

Le temps de jouer quelques numéros,
Et d'aller boire un verre.

On monte.

Ma mère range ce qu'elle peut dans le réfrigérateur et le congèle.

Installe la cocotte avec le repas du midi.

A peine deux, trois salutations à *SI Zyf*

S'échappent du fond de ma gorge.

Tout va bien !

Alors je presse ma mère pour aller faire un tour au marché.

Après le départ de mes parents, un grand vide s'installe.

C'est vrai qu'ils occupent.

Ils occupent physiquement mon temps mais aussi mon espace.

A l'intérieur de moi, à chaque fois qu'ils s'en vont,

J'ai l'impression qu'ils me *dé-meublent* ;

De nouveaux appartements

Où tout est à refaire !

La *transvasion* est imminente ...

Durant ces quelques heures passées auprès des miens

Petit à petit je me suis oubliée

Mais violemment rattrapée par ces questionnements collés comme

La pois...

Les maux me reprennent

Et me replongent dans la léthargie d'une mort si proche.

J'échange alors des mots avec *SI Zyf*

Au sujet de sa soirée et de mon passage à Hardricourt,

Sans écouter les réponses, ni même la conversation,

Je vais rapidement au lit faire ma sieste.

Je fixe le désordre dans ma chambre :

L'armoire éventrée,

Par des vêtements poignardant le sol,

Le tableau suspendu de travers encore tremblotant au mur,

Bouleversé

Par la seule crainte de rencontrer son ombre.

Pour la première fois, la sensation d'une gêne s'ensuit,

Ce désordre m'embarrasse.

Mais en fermant les yeux,

J'ai le sentiment apaisé que quelque chose avait changé.

Au réveil, ça y est.
Je ne suis plus.
Je ne me souviens plus.
Je me manque et en même temps je ne sais même plus de qui je
Parle.
L'irascibilité de la mort laisse encore ses traces.
L'éclatement, l'émiettement, le morcellement, intérieur.
Inutile de résister. C'est terminé.
Tout est fini et ne sera jamais plus comme avant.
J'en veux pour preuve ces cicatrices sur mon ventre.
Comme scarifié au combat !

J'accepte de poursuivre.
Lorsque j'admets enfin cette mort encore si soudaine,
Je ne suis plus en moi.
Je suis en dehors car la réalité vous fait sortir de vous malgré vous. Il faut assumer.
Je suis expulsée.
Je me suis faite jetée dehors.
Mais dans quel dehors je me situe maintenant et de quel dedans j'ai été châtiée...
Je ne sais pas et je ne veux plus savoir !

Alors je décide enfin de reprendre mon appareil photo et de me mettre au travail.
Cette grossesse ne doit pas passer.
Je dois réagir. Avec mes armes.

Je commence donc une série de photographies.

Portrait d'une femme enceinte

Ce sera la seule série de photos que je réaliserais durant cette grossesse.
Pourquoi ? Je n'arrive pas. Je n'arrive plus à réfléchir.
Le temps de l'expérience intérieure ne se conjugue plus à celui de la création.
Il y a un décalage qui ne me permet pas de créer.
Un décalage qui me permet juste de prendre acte de ce décalage.

Parait-il que les choses s'améliorent avec le temps.
J'ai essayé d'y croire avec le sentiment profond qu'elle s'aggravait de pires en
Pires.
Une façade, quoi !

Mais c'était devenu depuis un certain temps mon quotidien.
On sait mais on fait comme si on ne savait pas.
On est blessé et on fait comme si on allait bien.
On sait que ça existe et on fait comme si ça n'existait pas !

Pourquoi ? Sans doute parce qu'on n'y peut rien !

Je retourne dans ma chambre.
La tête sur un oreiller enlaçant très fort,
Un deuxième oreiller puis un troisième entre les jambes,
Les vertiges me reprennent.
Les nausées aussi.

Le lundi matin
Au Balto, en face du tram.
Bordées par les sons de cloches de l'Estrée,
Les âmes en peine s'engloutissent.
J'aimais beaucoup l'atmosphère de ce café,
Décousu,
Les regards y errent, dans l'espoir de couvrir,
Un jour !

Je buvais un déca debout au comptoir,
J'avais l'aubaine de partager mes pensées !
En une seconde, le zinc du bar s'embrasa
Electrifié par les réactions discordantes !

Le mot « persécution » retient mon attention !
« Oui, je suis persécutée » répondis-je dans cette cohue verbale,
Imperceptible !
« Par un discours politique qui me souille »
Chaque jour davantage...

Quand soudain dans l'incompréhension martiale,
Générale,
Une voix s'élève : « Le 7 est rentré, puis le 14 et le 16 ! »
Hurlements et clameurs, des adeptes du PMU,
eurent raison du débat politique
Qui de toute façon était clos avant même d'avoir commencer !

Deux jours plus tard, je récupère mes clichés.
Je les regarde sans prononcer un mot !
Arrivée chez moi, je comprends
Que ces photos ne me plaisent pas et ne me déplaisent pas non plus.
Il manque un « je ne sais quoi », qui me tracasse ?

Je retourne passer le week-end chez mes parents :

Dimanche soir, je renouvelle l'expérience en travaillant avec des dentelles,
Morceaux de vieux rideaux maternels
Comme je l'avais fait pour mes toutes premières séries.

Deux jours après, mes clichés en main,
J'observe.

Et là un sentiment de jouissance vient de très loin.
Cela faisait longtemps que je ne m'étais sentie juste.
Ah ! quel bonheur.

Je m'asseyais alors sur la terrasse du café de la Ville d'Aulnay,
Au croisement de la rue Dunkerque avec la rue du Faubourg Saint-Denis
A « gare du Nord » !

Et je commandais un bon coca bien frais avec des glaçons
Que je pouvais croquer et entendre craquer.
Moi qui n'en buvais jamais, là j'étais à la recherche d'acidité.
Je regarde à nouveaux les photographies.
Je savais que ce que je voyais correspondait bien à ce que j'étais en train de vivre.
Je n'étais plus seule dans ce long voyage.
J'avais enfin un retour.

...

Dès mercredi je préparais alors un dossier pour une galeriste parisienne qui souhaitait faire
une exposition collective.
Elle m'avait demandé de lui proposer des éléments.
Je rentrais en courant pour réaliser ce dossier.

Le lendemain matin, j'étais chez elle.
Cette série de photographies lui plut énormément.
Elle me proposa de lui en laisser cinq pour réfléchir. Ce que je fis.
Elle avait un vernissage le soir même...
Je lui dis que je repasserais la voir pour connaître
Sa décision.

Le rendez-vous se précise.
La galeriste, très souriante m'attendait :
« - Oui oui me dit-elle ! j'en ai choisi deux.
Et on pourra mettre comme titre: la femme musulmane... » .
Poliment je la remerciais et sortis rapidement de la galerie
Avant qu'elle ne s'aperçoive de l'état de désappointement dans lequel elle m'avait propulsée.
« - On reste en contact !
«De quelle interdiction, de quel Islam, de quelles femmes musulmanes, je parle dans ces
photos ?
Je ne comprends pas.

Réduite encore une fois à une «histoire coloniale» mal revisitée et pas assumée
Ne s'inscrivant que dans les clichés les plus simplistes !
Sans doute que la réponse se situait dans l'actualité médiatique !

Remontée au plus haut point,

Je sentis qu'il était nécessaire d'écrire une note d'intention pour cette série de photos :

« Cette série de photographies fut réalisée lors de mes premiers mois de grossesse. Face à l'acte « suprême » d'enfanter, il s'agissait pour moi de cristalliser les moments forts d'un passé bientôt révolu à travers la mise en abîme de mon corps, support ultime (sensoriel) de mon rapport au monde (perception/réception ; mémoire ...) : il s'agissait donc de le regarder une dernière fois avant de le voir altéré à jamais. Ce corps qui jour après jour devenait étranger et étrange à la fois. Convoquant à tout moment le sommeil dans l'espoir d'organiser mon égarement, ce dernier, sans détour me renvoyait irrévocablement à moi-même, m'imposant cette réflexion à travers l'outil photographique.

Cette série de photographies propose une succession de poses. Un rideau marque les frontières entre l'espace du corps et celui de mon propre regard ; que je me portais dans une confusion totale entre le bonheur de m'accomplir dans la « pro-crétion » et en même temps la souffrance de se voir déposséder son existence antérieure.

Les motifs en fleur de la dentelle redessinent généreusement les parcelles de ce corps, lui affublant faussement un air de gaité printanière travestissant ainsi des angoisses ressuscitées devant la maternité. Parfois des jeux de jambes, de pieds, des jeux de corps se confondent aux couvertures, coussins et oreillers dans un univers familial non sans humour quant à certaines postures. On voudrait presque croire à l'érotisme de certains corps qui s'exposent tels des odalisques. Mais aussitôt au travers des mailles de la dentelle, une troublante sérénité rattrape et conjugue cet orientalisme latent à un malaise profond.

Cette série de photographies présente avant tout l'expression d'une incursion dans l'intimité d'une réflexion délicatement transcrite sur de la dentelle autour de questionnements interrogeant cet inconnu (la grossesse, l'enfantement, la maternité...) qui, chaque jour davantage vous envahissant, se saisit de votre être. »

J'étais libérée.

Libérée de ce sentiment d'usurpation.

- Non ! pas cette fois-ci ! »

Je ne voulais pas de ces préjugés

Pour venir obstruer cette petite fenêtre intérieure

Où j'étais en train de vivre une expérience unique.

J'étais libérée aussi, car l'expérience intérieure faisait sens.

Cette expérience de la grossesse avec l'art, transformait

Cette souffrance et cette incompréhension des premiers temps

En une expérience intellectuelle séduisante.

J'acceptais, j'entendais, cette dissolution servile de mon être.

DENOUEMENT

Le temps passait.
Un dimanche matin, je me réveille en sursaut,
Me dirigeant dans le salon,
Ouvre le portfolio pour revoir mes photos.
Quand soudain je me rendais compte d'une anomalie,
Presque !
Un manque,
Le ventre était complètement absent des photographies.

Au moment précis où le travail prenait forme,
Je n'en avais pas conscience.
Je découvrais qu'il était constamment caché.
On y voit des postures,
Une intimité en mal être couverte d'un tissu.
Mais pas de ventre !

Pourquoi avait-il été évacué ?
Peut-être même davantage, il était invisible.
C'était devenu clair pour moi, « comme de l'eau de roches ».
Je refusais de voir cet « enflement »,
Cette enflure de ventre !
La rupture
Entre l'expérience artistique et l'expérience de la grossesse
Était donc entamée.
C'était bien deux expériences séparées bien que communicantes.
Quelque chose n'était pas encore passée. Mais quoi ?
J'essayais alors de comprendre à quel niveau je bloquais.

Je décidais de regagner à nouveau Saint-Lazare pour aller chez ma mère,
Histoire de rétablir un peu de distance.
Les bonnes vieilles discussions permettraient certainement
De m'alléger ! ...
Je fouillais un peu dans les albums photos des parents,
Pour voir si je ne retrouverais pas un fragment de mémoire !
Et là je suis tombée sur une belle photo.
Sur le coup, je la regardais émue.
Je la connaissais bien cette photo,
Mais je ne sais pas pourquoi je l'avais oubliée.
Je la pris. La mis dans mon sac sans dire un mot.
Et refermais l'ensemble.

Avec ma mère, on aborda un grand nombre
De sujets avec entre autres, les modes de comportements de la femme enceinte ...
Vaste programme !

Mon ventre commençait à descendre.
C'était tellement perceptible.
Je décidais de poursuivre autrement.
Après ce rendez-vous chez ma mère,
Je m'apercevais que l'image de la femme enceinte était extrêmement codée.

L'été passa. Mes parents partirent au pays.
Ma mère me promet de revenir avant la fin du mois d'octobre.
Mes parents allaient me manquer terriblement
Comme à chaque fois qu'ils partent.
Pour me changer les esprits, je commençais une nouvelle recherche
Où j'interrogeais les représentations, les stéréotypes de la femme enceinte.
J'avais donc ce projet de faire un travail photographique
Où j'enfilerais des costumes caricaturaux de la femme tout en étant enceinte.

Je mis du temps avant de me mettre au travail.
Septembre passait.
On sentait dans l'air venir un brin de fraîcheur.
Pour moi le vent tournait.
Mon heure approchait chaque jour davantage.
La rentrée c'était plutôt pour moi
L'entrée proche.
L'entrée d'ailleurs ou la sortie, c'était pareil !
Tout dépendait par où l'on regardait.
Pour sûr, un nouveau cycle se mettait en place et dont
Le commencement était proche.

Les feuilles tombent.
Et moi, toujours de ma fenêtre obstruée en face de ce bâtiment année cinquante,
Je me demande encore ce que sera cet inconnu, l'accouchement.
Ce petit bébé qui allait venir.
Cette petite fille... beaucoup trop de questionnements que j'avais peur
D'approfondir.

Je ne pouvais pas m'empêcher de regarder cette photo de ma mère assise dans
Sa belle robe en laine rouge, toute menue
Quelques mois après son arrivée en France.
Elle avait vingt ans. Elle tenait ce petit bébé qui était moi dans ses bras.

Je me voyais. Je comparais, je transférais, je projetais... Tout !
J'en pleurais à chaudes larmes.
Si chaudes... qu'un halo de buée m'empêchait de voir
Ce paysage que je ne regardais pas de toute façon...

J'en étais déjà à mon huitième mois.
Mon ventre était plus que prépondérant.
Il fallait le faire.
Je sentais une pression sans pouvoir en localiser l'origine.
Mais un matin, s'en était trop.
De la même manière qu'on aurait pu me mettre un couteau sous la gorge, je me
Suis levée tout en ayant le sentiment
Que quelque chose m'échappe.

« Il faut absolument que je commence cette série de photos, bon sang !
Je vais peut-être accoucher à n'importe quel moment
Et je n'aurais rien fait de ce ventre ! »
Alors j'enfilais ma robe bleu gris. Un collant. Une paire de tennis...
Rapidement je me retrouvais au métro Cadet.
Large souvenir d'errances stériles bien qu'ubuesques
Avec Henriette et mes camarades égyptiens d'un autre temps !!!
Je me dirigeais naturellement vers le
Fou Rire
Dans la rue du Faubourg Montmartre !

J'entre dans cette boutique exigüe
De farce et attrape !
Il y a avait un monde fou là dedans, car halloween c'était dans une semaine.
« Est-ce que vous avez le costume de l'infirmière ?
- Oui mais pas à la location uniquement en vente !
- D'accord. Je souhaiterais aussi avoir Wonder Women.
- Par contre celui là je l'ai uniquement à la location. Mais heu ! C'est pour vous ?
- Non évidemment c'est pour ma petite sœur !
- Ah ! d'accord ! Montez en haut ! »

Je sentais comme un désagrément !
Trop fatiguée ? Trop endormie ? Trop stressée ?
Il y avait comme un *remue ménage* dans mon ventre !
Peut-être quelque chose que je n'avais pas digéré.

Pour accéder en haut de cette mezzanine,
Un minuscule et ridicule escalier

Large de cinquante centimètres seulement.
J'avoue que je n'étais pas rassurée !

Je monte avec la conviction que quelque chose n'allait pas et puis ...
Ce n'est pas difficile d'avoir peur de tomber
Même sans ce ventre !
Je me dis que « c'est franchement risqué » !
« Imagine si tu accouches ici ? tu vois le fiasco ! »

J'essaie de négocier rapidement avec le vendeur,
Il fallait que je sorte au plus vite.
C'est comme quand on a la nausée et qu'on a peur de vomir
D'un moment à l'autre !
Il fallait que je m'échappe avant de vomir.
Je finis par me « débîner » avec mes deux costumes à la main.

Je rentre très peu fière.
Je me dirige vers la gare du Nord. Je passe devant l'arrêt du 38.
C'est la première fois depuis cette grossesse que je ressentais cela.
Autant !
Une gravité soudaine !

Aussi je marche doucement
Car je suis indisposée comme quand on a la diarrhée.
Je sens que ça va couler d'un moment à un autre
Alors je m'arrête car j'ai très peur.
Et puis je reprends.
Je m'arrête.

Je reprends à petit pas.
Et puis à un moment donné le sentiment de peur,
Déborde sur tout le reste.
Je ne sais plus.
Je dois juste rentrer chez moi.
Je marche les jambes serrées.
Je me dis que je n'aurais jamais dû faire cet effort de grimper aussi haut tout à
L'heure.
Je regrette.

J'arrive enfin à la gare de Saint-Denis.
Je bloque ma respiration
Car dans ces moments de malaise...,

Je ne souhaite pas inspirer les odeurs de la gare (maïs, kébab,...)
Je grimpe dans le tram avec le cœur qui bat encore la chamade.
Mais je commence à être rassurée car la maison approche.

Je suis dans l'ascenseur.
Je me regarde.
Je souris mais j'ai le sentiment d'être devenue sourde.
Peu fière, mes yeux se posent à nouveau sur cette glace.
Comme quand j'étais petite et que j'avais fais pipi dans ma culotte.
L'arrêt brusque de l'ascenseur amène une angoisse supplémentaire,
Perdue dans mon intériorité, il me secoue.

J'arrive chez moi ! Enfin Ouf ! je me laisse tomber sur le lit.
Je lâche tous mes sacs !
Au bout de quelques minutes, j'ai les oreilles qui respirent à nouveau.
Je crois que j'étais juste fatiguée.
Et l'escalier tortueux du magasin a sans doute dû me faire peur !
C'est fini !
Je me lève.
Vais dans la cuisine.
Je bois un verre d'eau.
Je n'en bois qu'une gorgée au final.

Et je retourne dans mon lit pour me reposer quelques minutes.
Puis je me dis qu'il n'y a pas de temps à perdre.
C'est pendant l'effort qu'il faut aller de l'avant.
Il ne faut pas que je me relâche
Car je ne sais quand est-ce que je pourrais reprendre
A nouveau cette série.
Je prépare l'appareil photo. Je sors mes costumes.
D'abord celui de l'infirmière.
Excitée par cette nouvelle série, j'en oublie les émois de la matinée...
Je suis convaincue que cette série de photographies sera belle.

Je me change rapidement,
Enlève vite les premiers costumes
Juste le temps d'avoir une idée.
Je laisse le meilleur pour la fin !
J'enfile la jupe de Super Woman en me déhanchant du mieux que j'ai pu par des
Mouvements saccadés.
Evidemment le costume entre très difficilement.
Je m'étire de partout et de toutes mes forces, certainement, autant que le tissu !

Je mets les bottes.
Le haut.
Je suis essoufflée.
Voilà, je me dirige devant le grand miroir barokitch doré du salon.
Je me regarde.

Je suis fatiguée.
Mes vertiges reprennent.
Mais je suis transportée par ce que je vois.
Ce ventre exorbitant dans ce costume.
Une dimension nouvelle s'ouvre en moi.
Car là une vérité encore indescriptible s'offrait à ma vue !

Soudain, je fus alertée pas une énorme déflagration.
Qui retentit encore dans mes oreilles...
Quand tout à coup, je sens une coulée.
Je regarde dans le miroir et
Je vois une coulée de sang chaud sur mes jambes.
Je ne savais plus, l'espace d'un instant, si
Cela faisait partie de la mascarade,
Si cela venait du miroir ou si...
Puis un flash :
Je me revois assise dans cette petite pièce de l'hôpital,
Les toilettes,
Le bac à la main dedans le fœtus expulsé,
Et la même impression de coulée chaude sur les jambes,
J'étais perdue.
Je ne savais plus.

Si Zyf entra.
Il me vit en costume.
J'essaye de trouver les mots pour lui expliquer que
Le bébé arrive.
Puis je me mis à détonner de pleurs.
Vite il appelle le samu...
Vite il faut se débarrasser du costume...

Puis la peur que les infirmières me trouvent dans cet état me fit rire un
Instant
Bien que ce ne fut pas le moment.
J'enfilais rapidement ma robe bleue...
Si Zyf prit le dossier médical.

Direction hôpital de Saint-Denis, Delafontaine ...

Après quelques examens ...

On m'informa qu'il fallait me faire accoucher rapidement.

On me plaça un monitoring.

L'inconnu s'exécutait.

Je leur demandais si j'avais le temps d'intégrer l'hôpital près de chez mes Parents.

Il me dire que oui ... La camionnette arriva aussitôt.

J'étais allongée à l'arrière mais j'aurais mieux fait de me mettre assise et devant.

Ce soir là, un match important se jouait pour d'autres aussi :

PSG/OM

Le conducteur ne voulait pas le rater.

Le véhicule dégringolait sur l'autoroute...

Enfin me voici à Meulan.

Un peu plus rassurée. Je fais les examens nécessaires.

On me met dans une pièce.

Il était déjà 21h.

J'avais faim.

On dit à St Zyf qu'il n'avait pas le droit de rester avec moi.

J'allais passer alors la nuit seule.

C'était une chambre avec deux lits.

Je me suis assise.

Je me suis changée.

Je suis allée dans les toilettes.

Je n'ose plus me regarder dans la glace.

Face à moi-même, une réalité imminente

Devant laquelle je ne pouvais plus fuir,

Se distinguait dans le bourdonnement de mes pensées.

J'avais peur.

J'avais très peur.

Je me suis posée sur ce lit trop mou.

Je m'enfonce.

Et éclate en sanglot.

La nuit passe.

Au réveil, je pleure encore.

Le malaise des premiers jours refaisant surface,

Je crois qu'à ce moment précis,
La somme de tous les malaises se succédait devant mes yeux :
Avortement, grossesse, parents, mariage, ...
Enfin je revis mon parcours de jeune fille,
De jeune femme avec les moments de joie et de souffrances !
Soudain j'y étais.

Mais la peur de mourir n'avait jamais été plus réelle qu'à ce moment
Précis.
Aussi j'étais déçue : ma mère devait arriver,
Mais elle était encore là-bas !
Je voulais tellement qu'elle soit présente pour couper le cordon ombilical.
J'étais seule.
Seule pour accueillir cette petite fille.

Très vite, je me remis à penser à la veille.
Je me demandais pourquoi ?

Résistance des corps,
Rupture de la poche des eaux,
Coulure des maux.

C'est comme si, la vue de ce costume
Avait crevé un abcès.
Une fois de plus,
L'expérience du miroir avait tranché.

Un sentiment d'inachèvement me prit à la gorge et en même temps
Je savais que j'avais mis le point
Sur du sensible.
Trop tard,
L'expérience intérieure s'est arrêtée.
Brusquement, elle disait autre chose.

Je suis restée toute la journée du dimanche
Sans manger et ni boire sur la table
D'accouchement à essayer de pousser.
Mais rien.
Mon col ne s'ouvrit pas.
Visiblement le bébé ne sortait pas.
Les médecins insistèrent pour continuer.
Je poursuivis dans la prise d'anesthésiants, piqûres...

Rien...

Après plus de 20 heures de travail, à 1h 30 du matin,

On me dit que j'allais avoir une césarienne.

Alors on passa à la salle d'accouchement forcé car le bébé risquait

De mourir.

J'ai eu très peur.

On me mit dans un lit.

M'emmena dans une salle.

Tout allait trop vite.

Je n'arrivais plus à poser toutes les questions.

Mes angoisses aussi s'intensifiaient,

Allongée

Je me vomissais dessus.

N'ayant même pas la force de remonter mon visage,

J'avais peur d'étouffer sur une civière.

Par ailleurs les chirurgiens avaient commencé ...

Je les entendis se disputer sur un problème technique :

« Oh non ! Pas sur moi !!!

Pitié ! »

Au dessus de mon ventre, il y avait une énorme lampe

Et en l'espace de quelques secondes, j'aperçus

Le reflet de mon ventre.

« Je ne dois pas regarder sinon, je vais cauchemarder toute ma vie. »

Je me forçais de garder les yeux fermés.

Puis, je ressentais les rebonds d'un couteau

Tranchant une brioche !

Tout se précipitait et en même temps je n'en pouvais plus.

Soudainement, j'entendis des pleurs de bébés.

« Ah ! qu'est-ce qu'elle a de la chance cette maman ! Elle en a fini. »

Ces pleurs étaient loin et proche en même temps.

Comme quand on est sous l'eau et que l'on entend quelqu'un vous

Appeler !

Jusqu'au moment où une infirmière me bouscula l'épaule gauche.

J'entendais alors le bruit perçant de cette petite boule.

« Regardez comme elle est belle ! »

Je n'y arrivais pas, de peur d'être confrontée à

L'ouverture béante de mon ventre,

Les intestins à l'air !

Alors je l'observais
Qu'à moitié.
Elle était mignonne mais je ne pouvais rien faire.
Je l'embrassais
Rapidement et leur demandais de me l'apporter dans la chambre.
Ensuite ils me disposèrent dans le brancard.

J'avais froid, tellement froid que j'ai cru mourir de froid.
Je n'en pouvais plus.
Je grelotais
Excessivement.

On finit par m'emmener dans ma chambre.
Sl Zyf est venu me retrouver.
Je souffrais encore
Trop à cause du froid.
Au réveil, ma mère était là.
Ils étaient rentrés dans la nuit !

Les jours passèrent.
Je découvris l'allaitement, les nuits blanches, les couches, etc.

J'étais contente.
Une petite fille.
Apportant son lot d'interrogations...
Sans doute que cette expérience avait
Intuitivement opéré certains réglages.

Finalement,
Les limites de cette grossesse se sont faites sentir plus tôt que
Prévu et,
Ne m'auront pas permis d'aller plus loin.
De comprendre
Ce qui faisait office de résistance.
Les réponses se trouveraient-elles ailleurs que dans la grossesse ?
D'autres expériences sont-elles nécessaires ?
Néanmoins,
La fusion tant attendue,
Ne s'effectuera pas dans un temps linéaire.

« Il était une fois ...la grossesse autrement songe ! »
Voire Autre mensonge
2009



Nous sommes en 2009.
C'est le début de l'année,
Ma fille a un an et demi.
Je poursuis son allaitement.
Elle pousse bien.
Mais je songe à avoir un deuxième enfant.
Les journées sont plus courtes.

Alors je programme une deuxième grossesse.

Nous sommes déjà au mois de mars.
Il revient d'un voyage au Maroc.
Je lui en parle.
Il ne dit rien.
Je calcule les journées.
Je cuisine des repas avec des aliments
Qui favoriseraient l'ovulation
Et la montée du sperme,
Les bonnes recettes de grand-mère...
La dernière semaine du mois de mars,
Je me suis levée un matin,
Avec la conviction que ça y est !
Je suis enceinte.
Je m'achète le test de grossesse.
C'est bon !
Simultanément je sortis mon carnet de travail.

Je me rendais compte
De l'intensité du moment
Dé-couvant une attente déjà séculaire...
J'allais reprendre ma revanche sur cette première grossesse
Où l'expérience intérieure s'était promptement arrêtée.

Enfin poursuivre !
Préparée !
Selon une formule lacanienne à
« **prendre le corps à la lettre** »³.

Prendre ce ventre et ce corps à la lettre.
Le lire, l'écouter, le sentir, et cetera
Je voulais en savoir plus sur ce corps
Qui m'avait causée tant de déboires intellectuels lors de la première

Grossesse.
Trop de questionnements étaient restés en suspens.
Désœuvrée, cette fois-ci, je ne le souhaitais plus.
J'avais bien l'intention d'aller jusqu'au bout
De cette grossesse
Et d'en percer
Le secret.

Dès les premiers jours,
La forme d'un ventre rond
S'avavançait !
Formant ainsi la lettre G de grossesse.
Je décidais alors de formuler par écrit
Les désagréments, les réjouissances, les interrogations,
Qui liaient mon corps à cette expérience.

Explorer chacune des dimensions de la grossesse :
Esthétique, psychologique, philosophique, éthique...
Toutes pour moi avaient désormais un sens
Dépendant l'un de l'autre.
Je me devais les désacraliser et passer au-delà des préjugés.

En un mot, j'entrais dans une nouvelle dimension
Où la grossesse devenait le support
D'une quête intérieure sans précédent.
La méthode utilisée était la suivante :
Puisque la grossesse a lieu dans un corps autre.
Alors j'allais traquer ce corps
L'examiner,
L'affronter,
Un bras de (savoir) faire,
Face à face.

Je relevais donc cinq problématiques récurrentes :
La crispation, la perte de repère, l'opposition nature/culture, le monstrueux et le phallique.

CRISPATION

Avec ce corps
Etiré, détendu, déformé,
Je sors.
Je vais chercher mon pain.
Je descends la rue de la République et entre dans une boulangerie.

Bonjour : « Une baguette bien cuite, s'il vous plaît » demandais-je ?
La vendeuse se retourne,
Prend une baguette dans son bac et au moment de me servir le pain,
Ses yeux croisent le gonflement de mon ventre.
Soudain une crispation au niveau de la bouche très vite balayée par un sourire :
« - Eh bien ! C'est pour bientôt ? - Oui ! merci » répondis-je !
Le lendemain, une expérience similaire a lieu chez le chausseur...

Je me mis donc à la recherche des crispations.
Tout d'abord, je me contentais de relever les différentes crispations :
Bouche, yeux, sourcils, l'entre deux yeux, mordillements de la lèvre.
Elles sont nombreuses et elles pouvaient se combiner entre elles !

En conséquence, je décidais de faire des mini performances
Via des apparitions surprises,
Cachée derrière un poteau, sortie subite à un coin de rue,...
Effectivement la crispation se voulait à chaque fois au rendez-vous.

Pourquoi la vue de ce ventre crisper-t-elle ?
A quoi renvoie la vue de ce ventre ?
Ou plutôt qu'est-ce que bouscule en nous la vue de ce ventre ?

Evidemment les questions se multiplièrent.
Par contre, les réponses se firent rares.
Même les questions d'appoints ne tinrent pas le coup.
Ainsi je me fie à mon intuition,
Si je devais être crispée à la vue d'un ventre de femme enceinte,
Si ce ventre devait me déranger,
Ce serait, peut-être, parce qu'il ferait référence
A une situation antérieure,
Dont je n'ai plus aucun souvenir aujourd'hui.

Alors je me transposais aussitôt
Au moment de ma propre naissance.

Où l'accouchement est vécu comme un véritable combat !
Sans doute que notre mémoire en avait gardé des traces,
Même infinitésimales...
J'aimais cette piste.
La réactivation
Du traumatisme originel
Serait peut-être bien ce qui alerte
Les passants à la vue du ventre.

Ce traumatisme auquel chacun est confronté
Au moment où il entre dans le théâtre de la vie.
L'affect, les parents, la société, la mort, ...
Autant de traumatismes
Gravés dans les profondeurs mnémoniques.
...

Quelques semaines plus tard, je voyageais et me rendais au Maroc.
C'était l'été,
A Marrakech, il faisait très chaud.
Presque cinquante degrés.
Je visualisais mon petit bébé à l'intérieur de mon ventre
Comme autant de poulets dans les rôtisseries à Saint-Denis,
se desséchant au rythme des rotations...

Alors par ces grosses chaleurs,
Je portais une robe au dessus du genou sans grande exagération,
Mais assez large pour que mon ventre y soit à l'aise.
Première sortie : enfer et damnation.
J'avais l'impression d'avoir commis un crime.
Evidemment le temps joyeux de la simple crispation,
Avec à peine un petit tic au visage, pincement de lèvres... était loin.

Ici, la monstration du ventre faisait de l'effet.
Les regards de femmes grinçants,
Les mots piquants,
Les hommes désarticulés projetaient vers moi leurs bras en mouvements saccadés.

Je compris alors que cette présence n'était pas désirée.
Ici le simple fait de se promener,
Était vécu comme un sacrilège ?
Un blasphème.
Les têtes se retournaient sur mon passage

Pour mieux contempler l'affront !
Mais à qui ?

Dans un premier temps, je ne saisisais pas ces agressions à peines voilées.
Je me demandais comment se comportaient les femmes enceintes du pays,
Dans les milieux populaires.
Et plus tard, après maintes sorties, je me suis rendue compte,
Qu'elles sortaient le ventre pratiquement caché
A l'aide d'une écharpe couvrant la djellaba...

Parfois accompagnées de leur mari,
On les sentait excédés de porter cette situation.
Alors je décidais d'enfiler à mon tour une djellaba et de circuler plus librement.
Un jour, je m'asseyais dans une mahlaba
Sur la place Jamaa El Fna près d'une dame âgée.
Je lui demandais
Pourquoi est-ce qu'on ne voit pas les femmes enceintes,
Pourquoi est-ce que les maris ont l'air gêné de sortir avec leur femme ?
Elle arrêta net le flux de paroles qui sortaient de ma bouche
Une main levée m'indiquait que j'allais trop loin... !
« La femme enceinte, on ne doit pas la voir, car d'abord,
Elle attire le mauvais œil,
Ensuite, il vaut mieux qu'elle reste cachée jusqu'à ce qu'elle accouche. »
Alors j'essayais de chercher de nouvelles pistes
Car cette personne âgée ne m'avait pas du tout convaincue.
Le corps de la femme enceinte relevait du sacré !

Comment le pouvait-il ?
Je comprenais par la suite que le seul statut de la femme qui existe au Maroc
Était celui de la Mère !
Peut-être que ce statut trouve ses origines dans une culture plus ancienne.
Un respect particulier est voué à la mère.
Aussi les jeunes filles ne sont-elles éduquées et représentées
Que dans le sens d'une miniaturisation de la mère.
Les femmes célibataires ou les femmes divorcées, n'ont pas de statut.
Pires encore, elles portent «malheur» !
Que de superstitions...

Le corps de la femme enceinte, devenant Mère,
est un corps
Magique,
Très ancré dans les croyances populaires,

Son processus de développement ne doit pas apparaître.
La magie du faire ne doit pas être perceptible.
Aussi, le ventre de la femme enceinte
Laisse entrevoir l'acte sexuel qui a eu lieu.

Toutes ces raisons invitent à une interprétation de la crispation.
Mais au fond de moi,
A ce moment précis
Je sentais que la vraie raison était ailleurs.

Traumatisme originel
Traumatisme religieux
Peut être qu'au Maroc, on cumule deux sources de crispations,
Psychologique et religieuse ?
Peut-être même davantage !

Quelques jours plus tard, je me rendis à Casablanca,
Et je fus rassurée de voir que les femmes enceintes pouvaient circuler
Librement sans forcément porter de djellabas !
Cessons de généraliser !
Sûrement que dans les milieux populaires,
Les réactions sont plus vindicatives.
Comme partout dans le Monde d'ailleurs !

PERTE DE REPERE

J'en suis à mon cinquième mois.
Ce corps me *perd-turbe*.
C'est comme si je ne partageais plus le même espace qu'auparavant.
C'est comme si je ne m'habitais plus.
C'est comme si je rentrais chez moi
Et que je me retrouvais chez quelqu'un d'autre !

Comment vivre chez quelqu'un d'autre en pensant que l'on est chez soi ?
Comment vivre ces décalages permanents,
Tout en se donnant une impression de bien être !
Puis, à force d'être chez les autres
On finit par s'y habituer
A tel point,
Que l'on ne veut plus revenir chez soi !
Serait-ce cela le baby blues ?
Le quotidien,
Expédition à toutes *é-preuves* :
Faire la vaisselle,
Contre l'évier de la cuisine,
Le ventre se cogne ...
Et la limite ?
Spontanément, j'ai une connaissance intuitive de la distance à adopter,
Inscrite dans ma mémoire
Qui avec la grossesse,
N'est plus opératoire !

Idem lorsqu'il s'agit de ramasser quelque chose par terre
Les réflexes courbent naturellement le corps vers l'avant
Sauf
Qu'avant même d'atteindre l'objet,
Le ventre rappelle
A l'ordre !
M'indiquant que je ne suis pas libre !
De mes mouvements.
Il en est de même pour se chausser, balayer...

Le ventre c'est la nouvelle autorité !
C'est le ventre qui gère et interfère.
Mon cerveau se trouve désormais au centre de ce corps.
Trouver une nouvelle manière de se mouvoir et de bouger dans l'espace.

Et l'appréhender à travers les limites de ce ventre,
De ce nouveau corps auquel je suis confrontée
Dont j'ignore tout des règles.

Quel *Trop-mutisme* !

Vivre dans un corps étrange,
Inintelligible !
Des sensations nouvelles,
Des perceptions intellectuelles nouvelles
Sans voix !

Un corps qui ne cesse d'enfler.
Un corps étranger.

Le corps de l'étranger

Qui m'exclut finalement de tous les autres espaces.
Avec ce corps,
Le sentiment d'étrangeté et d'exclusion s'accroît
Chaque jour davantage,
Au fur et à mesure que je m'acharne.

Je subsiste.

OPPOSITION NATURE ± CULTURE

Pour seul réconfort,
Tout au long de cette grossesse,
L'image de ma chatte enceinte ne m'a pas quittée.
Je la revois tituber,
Balancer,
Entre les murs de la maison,
Son ventre en boule.
Je vois comment elle se laisse guider par
Son corps de chatte enceinte.
Tandis que je trouvais toujours
Que cet état de grossesse la rapprochait de notre humanité,
Pour moi c'était l'inverse !
Je sentais que je devenais de plus en plus «bestiale».

Victim était son prénom.
Elle perdait de son animalité, car elle n'était plus sauvage.
Elle incarnait la maternité profonde.
Etre au strict service de la nature : la « pro-crétation ».
Et moi face à cette procréation
J'ignorais mon ultime individualité,
Je perdais mon corps.

Ce corps que j'ai mis si longtemps à éduquer
Selon des cultures multiples.
Tout ce que je lui ai appris ne sert plus à rien.
« On se tient comme ça à table ».
« Assise, les jambes doivent être resserrées ».
Mon corps ne répond plus à ces codes de bienséances.
Me le voilà ravi par Dame Nature
Qui exige un sacrifice de taille afin d'exercer son pouvoir.

Cela était sensible à tous les moments de la journée.
Cependant, il l'était peut-être plus cruellement encore durant le sommeil.
Je ne pouvais plus dormir sur le ventre
Car le sentiment de faire éclater ce ballon à travers
La pression de mon corps,
Etait vivace.
Je m'y suis essayée à plusieurs reprises
Mais j'ai arrêté car
L'émotion et le souvenir de la chute revenait sans cesse.

Aussi je dormais sur les côtés.
Comme Victim.

Et ce ventre
Qui déglutine
Sur mes flancs, telle une extension ramollie,
Me révoltait
Tout en me reconnectant à mon héritage primitif et originel !

J'étais devenue une femelle.
Une femme femelle.
J'étais devenue mammifère.
Je savais qu'on appartenait à cette espèce mais
A ce moment là, j'en saisisais le sens de façon épidermique.

Alors je m'interrogeais sur ce qui véritablement nous distinguait des animaux.
Est-ce la légitimité de notre corps culturel ?
La dualité
Dans laquelle je m'enfonçais chaque jour, était-elle celle
D'un corps culturel qui s'opposerait à un corps naturel ?
Toujours est-il que durant cette grossesse,
Le sentiment de muter en animal se fit de plus en plus évident.
En vain
Je m'y habitue !

Ayant l'expérience de la première grossesse,
Je dois dire que je m'y attendais.
Si bien que je n'en souffrais plus
Mais j'essayais d'anticiper.

Intellectualiser la grossesse
Pour s'en détacher et s'orienter vers un autre chemin
Etait la solution.
Allez ! trop de sensibleries tuent la sensibilité !
Je m'engageais (repris) vers un travail artistique.

Un matin, ne supportant plus de me voir languir comme une bête,
Je me levais dans un sursaut révolutionnaire,
Brandissant mon appareil photo et commençais une nouvelle série de photographies.

Le projet reposait sur le fait de prendre des caftans,
De les **éventrer**

Et d'en faire sortir ce ventre *hym(n)e Monde*.
Une sorte d'accouchement avant l'heure.
Une volonté de résister à travers l'action.

Ce qui symbolise le mieux la femme, c'est la mode.
Bien que ce soit caricatural.
Mais c'est ce que je recherchais.

Je me suis mise en scène
A travers des tenues traditionnelles
Provenant de ma garde robe cérémoniale de mariage
Et aussi celle de ma propre mère,
Jeune mariée.

Je pose.
Toujours dans le sens suivant : profil gauche, profil droit ; face et déhanché... :
Une sorte d'incarcération « commissariale » artistique.
Quitte à être incarcérée,
Enfermée,
Captive,
Autant choisir sa prison !
Besoin de traquer une identité nouvelle
De la personne en délit,
En délit de grossesse.
Mais à force de déni de grossesse (avortement),
Le délit de grossesse s'impose.

Je décidais ensuite de reprendre
Le travail sur les représentations de la femme et ses stéréotypes,
A peine entamé lors de la première grossesse,
C'est comme cela que Blanche Neige s'est vu engrossée.
Triste fin ou heureuse issue ?
Il en va de même avec Super Woman ?
Et la danseuse orientale ?
Désormais ce que l'on appelle communément la danse du ventre
Trouvait réellement son sens.
Car c'est le ventre plein écran qui faisait autorité !
Un ventre qui nous hypnotise.
Je ne voyais plus que lui.
Je ne pensais qu'à partir de lui, à travers lui et enfin pour lui.

Super Dum, aura été mon grand soulagement.

En effet ce personnage créé à partir des Comics,
En cagoule, soutien-gorge, culotte et bottes noires vêtues
Incarnait la figure de la résistance et du combat...
Une résistance mettant en scène ce corps à corps sans faille en moi !

Elle était là, salvatrice,
Cette boxeuse, catcheuse des temps modernes
Renversait le fameux rapport de force nature/culture
Dont le mystère m'était encore inconnu.

Désormais avec Super Oum,
J'avais l'abyssale conviction que
La réparation était en marche.
Sortie de mon antre travestie,
Super Oum allait bientôt accoucher de mon identité
Morcelée.

MONSTRUEUX

Durant cette deuxième grossesse,
L'impression de se dédoubler n'était plus une appréciation fictive.
C'était une vérité que je ne regardais plus sous le prisme de la fatalité
Mais bien au contraire,
Je décidais de lui infliger le troisième œil !

Je commençais régulièrement ma journée
Par une séance de visionnage devant le miroir.
Je passais des heures à m'ausculter.
A essayer de me familiariser avec ces rondeurs calligraphiées.

Le miroir, dit Foucault est celui qui révèle le corps ⁴
Et comme les enfants,
J'essayais à mon tour de faire connaissance avec
Ce corps enflé,
Déformé par la formation d'un autre corps.

Comment cet autre pouvait-il à ce point affecter mon propre corps.
Loi de la nature perverse
Qui n'offre rien gracieusement,
J'en observe jusque dans la chair de mon mental
Les anamorphoses.
Je dois me plier !

Aussi je marchais nue toute la journée,
En vue de provoquer quelque chose.
Je savais qu'à un moment ou à un autre
Je déclencherai un déclic.
Aberration devenue pour moi,
Ce corps relevait de l'incompréhension

Un énorme corps étranger.
Un va et vient constant entre
Une irrésistible sensation de repoussement
Et
Une terrifiante attirance
Toujours plus vive
De ce corps m'anime.
Il y avait là quelque chose de très libidineux
Dans ce jeu de séduction, d'appropriation, de domestication.

Entre beauté dérangement et laideur attachante
Comment cette déformation *extra-ordinaire* pouvait-elle être le fait
Du « beau ».
Alors que moi, j'avais la perception cassante
D'une formation en « mal »
D'une ex-formation,
Une *ex-orbitation*
Suspendue, aux affres, pieuse !
Je suis !

Le monstre
J'étais devenue le monstre.
Une ogresse.
Mais un rien *détonnant*
Pour une gr-o-ss-esse !
Dans ce corps d'enfant enflé,
Je sentais intuitivement
Et
Subrepticement
Murmurer dans ses oreilles,
Le bruit doux d'un refus
Qui ne permettait pas de me regarder objectivement.

Alors je décidais de me prendre en photo
Toute nue
Sous l'objectif de l'appareil.
Je voulais réaliser une série de photographies sans artifice.
Un face à face avec l'objectif.
Encore une fois,
Une traque *organes(b)isées*
Pour cet énorme corps étranger.

C'était le seul moyen de capter
L'attention qui se dérobaît systématiquement devant le miroir
Quand bien même mes yeux étaient fixés
Sur les formes de mon corps.
Je m'évadaïs.

Même devant le miroir,
J'arrivais à esquiver
Contre l'esprit retord !
Devant l'objectif,

Je me suis mise... à nu !

Au-delà du ventre,

Mon regard

Inquisiteur, interrogateur, victime et témoin de son propre crime,

S'op-pause une dernière fois,

A ce monstre,

Ce ventre phallique.

L'HERMAPHRODITE

Je reprends alors mes esprits
Et tente d'activer l'objet au maximum
Ce corps en réflexion,

Cette déformation tend à une sorte d'extension
Si insolite,
Sur le plan esthétique
Mais aussi d'un point de vue du ressenti !
En effet cette avancée avec
Sa pesanteur, son poids était
Sûre-prenante !

Ni femme, ni femelle ?
Quel genre pour la femme enceinte ?
Quel genre pour ce corps **ré-formé** ?

Un ventre,
Expression
Tacite,
Du père, du géniteur, de l'homme,
Métaphore du sexe masculin.
L'homme passe le relais à la femme enceinte
Qui transpose, l'accueil en son seing du sexe en érection,
En un ventre phallique.

Figure d'une
Sûre-puissance,
Le ventre de la femme enceinte restitue la manifestation de trois présences :
La femme, l'homme et l'enfant.
Trois individus.
Trois autorités.
Rassemblés dans le corps de la femme enceinte
Une **sûre-femme**,
C'est la Super Oum.
Corps de la grossesse,
Sexe féminin,
Sexe masculin,
Co-habitant
L'hermaphrodite !

Est-ce cela, la confusion des genres ?

Est-ce là, l'ambivalence du corps troublant ?

Une triple présence

Renvoyant à une double absence !

Le *Trop-mât(chi)isme*

Super Oum

Porte en elle

Ce traumatisme.

Ainsi cette deuxième grossesse prend fin.

Alors que je n'ai toujours pas été au fond de cette expérience

Intérieure.

La jouissance ne vient pas.

Je dois la trouver ailleurs.

La jouissance se réalisera dans un autre espace temps.

Celui qui alliera définitivement la procréation à la création artistique,

Dépassant les traumatismes,

La grossesse ayant été vécue sur le mode du

Chromatismes et de la

Performance.

Au détour d'un a-mère orphisme,

Père-fort et Pense !

Oh !

Perfore-panse

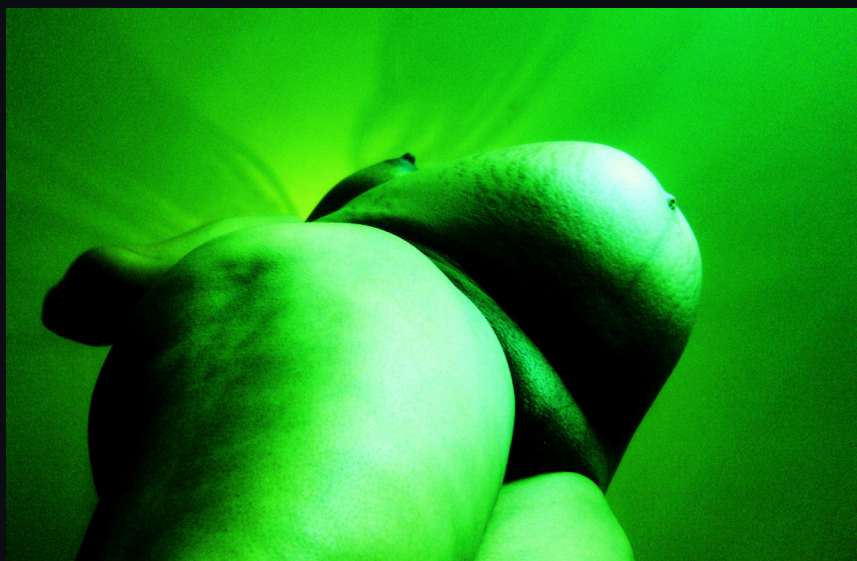
L'heure de la

Transe-humance,

Récidivant

Récit, dit, vint !





Le traum'altruisme

Le rêve de l'Homme

Le traumatisme,
Affaire d'une frustration ?
D'un renoncement ?
Non !

Si traumatisme il y a,
Il découle
Profondément,
D'un choix raisonné :
Celui de l'Homme vers l'engagement !
Porté par un idéal.
Le sien tout du moins.
Fait de la Culture, et des Hommes...

Lorsque le rêve de l'Homme,
N'est principalement que connaissance, transmission,
Rehaussé aux valeurs d'un certain humanisme,
Alors le traumatisme devient intéressant
Car il laisse place à un espace encore inattendu et inexploré :
Messianisme ? Idéologie ? que sais-je ?

L'exploration intérieure
Via le traumatisme
Est à mon sens
Une expérience unique.

Découvrir son corps physique mais
Surtout son corps psychologique,
La texture de ses émotions,
Le goût de ses frustrations,
Relève d'un surréalisme inespéré.
Palper d'aussi près sa mécanique intérieure
Pour en témoigner une vérité
Quand bien même « fictive » ou arbitraire,
M'a offert un espace de dialogue salvateur !

Comme le disait Georges Bataille,
« l'expérience seule autorité, seule valeur ».

C'est pourquoi peu importe
Si cette expérience relève du délire ou non,
Puisqu'à elle seule,
Elle s'impose,
Dans sa légitimité à être,
Autonome, ne renvoyant qu'à elle-même,
M'ouvrant et me connectant
A des champs de réflexions et de sensations
Jamais perçus jusque-là.
Un véritable rite d'initiation !

La grossesse, on le sait
Transforme, forme et forge...
Seul danger,
S'arrêter sur des considérations obstétriques
Et ne pas se dépasser...

Alors ,
Allons-y pour
L'autorité de l'expérience
L'autorité de la grossesse
Sens et non sens
Guidée seulement par l'intuitif
Et l' *ana - lyse* ⁵
D'un cadre sans cadre

Cibler le (s) traumatisme (s),
Comprendre l'Origine et la Portée.
Après avoir dans le livret I,
Formulé les interrogations,
Les incompréhensions de la grossesse,
L'artistique désemparé,
S'est *em-paré*.

Première configuration de l'expérience intérieure est enclenchée.
Photographies, vidéos, installations réalisées
Je pénètre doucement
Le corridor de la pensée
Le *corps rideaux* dentellé
Conscience - inconscience
Convoquant irrévocablement
Ces entités solides

Qui sont le « moi » et le « je ».

N'étant pas spécialiste de la question,

Je me contenterai

D'une *bchi-ana-lyse* ⁶

Du dimanche ...

Reliant grossièrement

L'inconscient au « moi ».

Et la conscience au « je ».

Occultant sciemment le débat

Entre une vision du corps merleauonthienne ou Lacanienne

Et une perception freudienne

Seule

La *transe(a)gression*

Guide !

Transe(a)gression
Dialogue insensé du « Moi » et du « Je »



La transgression
C'est l'agression multiple et simultanée
Qui opère en traversant les espaces de mon corps...
Puis ?

Pro-gression ?

J'avance
En vers,
Les profondeurs chtoniennes ...

Le fameux moi,
Enraciné dans cette cavité alambiquée,
Mon passé.

Et ce «Je» étrange,
Déraciné,
Porte (la) parole
Etrang-l-ée,
Etouffée,
Dans ce corps culturel,
Aujourd'hui.
Ces deux là,
Négocient sans cesse
Dans un dialogue sourd,
Et amnésique,
Jusqu'au moment
Où l'art va le rendre
Audible !
Oh ! Diable !
Où l'art va l'accoucher !

Petites réminiscences,
Transcription,
Prescription,
Et surtout
Proscription :
Pour un dialogue intérieur,
Une nouvelle lecture
Dans un autre langage ...

Des représentations femme/femelle !
Si «**je**» caractérise l'identité culturelle

Il est construit de par une culture, une éducation, un espace-temps très précis,
Avec un champ de références, des envies, et des outils de réflexion ...
C'est la culture à proprement parler,
La femme pensante,
La femme « culture » inscrite dans le territoire du «Je»

Si «Moi» se lève dans l'inconscient,
Espace «primaire» en nous,
La proximité
Avec l'animal
Associé à la notion d'instinct,
Rejoint la nature « archaïque ».
L'état de grossesse,
La femme nature,
La femme pansante,
S'inscrit donc dans le territoire du «Moi».

Femme nature et femme culture
Sauvegarent
Troquent.
Du «Moi» et du «Je»,
Elles ouvrent une brèche.

Des placements !
De là,
Problématiques
opèrent !
Des Impaires *mal-et- ables*
D'un «Moi» et d'un «Je»
Imperméables ...

Une moire grossesse,
A peine voilée
D'un tchador mal agencé
A mi chemin de la démente ?

Oh ! Saint-Père !
Acteur d'enjeux impénétrables
Où sont les Anges bienfaiteurs ?
Où est ta Clémence
A deux pas d'ouvrir la boîte de Pandore !
Quand la vue du ventre tient en péril

Notre équilibre psychologique,
Et ressuscite notre inconscient
Car, l'équilibre fait écran !

Alors : *cris-passions*

Des nœuds réactivés,
Une réminiscence forcée,
Nos us
Et certitudes vacillent ...

Le phallus,
Equation du ventre en érection
A défaut d'une jouissance sexuelle
Un besoin existentiel !

La grossesse ne serait-elle pas le fruit naturel
d'une relation ?

Mais plutôt une macabre machination

Du fait *Bchi-chologique*,

Bchi kolo (i)jik ⁷

Ayant pour seule motivation

Un « Moi » en jeu

Un « Je » en émoi

Livrés

A de prodigieuses négociations !

Ventre de la grossesse,

Ventre en érection,

Expression d'une remémoration ?

Echange réciproque de tensions

Récits proches,

Chocs de désirs inassouvis ?

D'une ou plusieurs zones *éros-gênent* !

Réveillons les traumatismes !

Et l'après grossesse ?

Le ventre flétri !

Marqué de traces atroces

Preuve d'une heure de gloire

Révolue !

Résolue !

Et voilà le spectre de mes premières craintes ressurgir !

Un corps fantasmé, intacte, pour toujours !!!

Mais
A la renverse ,
Cicatrices,
Amoncellement de graisse
Ventre tombant,
Me rattrape !

Encore une fois,
Un autre corps !

Le ventre avachi,
Le ventre de l'expulsion
La trace...
Une *méta-mort-phose* ?
Une *ana-mort-phose* ?

Un dédoublement ?
Porteur d'un facteur négatif
Sur lequel repose
Toute la philosophie de cette transformation du corps !

Et pour sûr,
Seul le corps culturel
Est affecté du début jusqu'à la fin
Et paye le prix
De l'altération.

L'espace de la *transe agression*
Finalement
Fut celui de la *transe mission*
Celui du dialogue insensé « Moi » - « Je » ?

Le corps de la grossesse
Dans deux espaces,
Cloisonnés et rigides,
S'est joué, puis
S'est échoué
Dans
Le corps de l'expérimentation,
Laboratoire ayant permis
au « Moi » et au « Je »
de *s'entre-tenir*.

Le non corps



Le corps de la grossesse,
C'est aussi ce corps
Qui permet de transiter :
Deux statuts
Deux territoires
La jeune fille, la mère !
Entre les deux,
Il y a la grossesse.
Un espace, physique, psychologique,...
Témoignant qu'une transition est en train de s'accomplir.
Durant quelques temps,
Une absence avertie,
Une coquille avisée
En formation
C'est le corps de la transition.
C'est le corps de la *transe-scission*.

Grossesse
Procès
Dés
Biologique
Verrouillée
Enracinée
Dans une Nature de Droits,
Fait ressurgir,
Pour notre corps intérieur
Des souvenirs enfouis
Et *dé(s) libère*,
Entre-ouvre
L'ancre tient,

Conscience-Inconscient,
Grossesse
En toi
Le dialogue a eu lieu.
Comme pour Barbe Bleue,
Elle est la fameuse clé
Qui permet de dé(s)-couvrir
Les portes de notre intériorité.

Mes *Natures mortes* en témoignent
Une intériorité caractérisée

Par des questions identitaires,
Et de transmissions.

Je crois même que c'est plus que cela,
Ce ventre, *ex-orbite-temps*
Enferme symboliquement
Deux vérités en une :

La clé
Qui permet d'accéder à ces dimensions intérieures
Est en même temps
La serrure

Clé et serrure
Se confondent,
Fusionnent

Le ventre de la grossesse
Matérialise
L'ouverture et la fermeture

La corporéité (psychologique) de la grossesse
S'installe
A la fois dehors et dedans
A l'extérieur et à l'intérieur.
Concave,
Convexe,
Elle se fait *concavexe*.

Deux espaces, deux temps
Une biologie,
Un archétype féminin,
Lointain,
Une culture,
Une identité ,
Aujourd'hui,
Le présent .
Alors ?
Un flirt !
Où
Le corps de la grossesse
Déplace

La procréation sur le terrain de la création,
Celle-ci devient au moins pour cette raison
Hétérotopie !

Manifestation d'un corps
Dans la négation et l'affirmation
De soi.

En souffrance ou en gestation,
Un espace en mutation.
Un espace de transition
Un espace de *transe-scission*
Un autre corps,
Voire,
Un non corps

Sans doute !
Non corps
Non lieu
Non temps
Ex-ile intérieur !



LIVRET 3

LE CORPS PANSANT

De l'expérience analytique à l'expérience réparatrice

Traumaturgie

Résistance à l'œuvre,
Dans l'œuvre et pour l'œuvre !
La **traumaturgie**, c'est le Drama,
L'art de mettre en scène le traumatisme
Afin de passer outre ses ébranlements...
Et grâce à l'art,
Le traumatisme se pense et se panse.

Le corps de la grossesse,
Non corps
Non lieu
Non temps

Dé-corps

Plantés
Pour une réflexion approfondie sur nos traumatismes les plus intimes.

De ces traumatismes,
Je me souviens d'une petite fille
Brimée et verrouillée
Dont seules, les entailles psychologiques à peine visibles,
Laissaient entrevoir
Une mémoire malade
De n'avoir pas accès
A sa propre vérité,
Travestie par des hommes de Parole
Arachnides

Polis- tissent-siens

Nos corps disséqués.

La traumaturgie,
Via l'art,
A donné le son,
A ouvert le conduit des maux,
Impossible à entendre,

La traumaturgie,
Via le corps de la grossesse,
A délibérément choisi sa scène,
Son espace de convergence et d'ouvrage,

Pour rejouer le mâle.

Corps « hétérotopique »,
La traumaturgie, pour toi,
A trouvé sa grâce !
Un sens !

Corps hétérotopique,
La traumaturgie, pour toi,
A ressuscité ton corps,
Vidé de son essence !

Résistance



Des enfants naissent !
A quel corps maternel appartiennent-ils ?
A qui attribuer la maternité ?
C'est difficile car il ne faudrait pas se tromper.
L'enjeu est de taille !
On risque à nouveau de reproduire
Dans la transmission
Une rupture,
Ou pire
De transmettre dans la rupture

Et l'instinct maternel ?
Quand il n'y a pas eu de maternité ?
Comment est-ce possible ?
Une grossesse sans maternité ?
Une grossesse travestie
Jusqu'à la fragmentation du ventre ...

Une paternité ?
Enceinte ?
Une grossesse phallique ?
Super Oum ?
Une naissance dans un corps androgyne ?

Le corps de l'Autre,
Le corps de ces Autres.
Les danseuses chikhates,
La boxeuse...

Et pourtant la tromperie du genre
Est bien là !
Maternité paternelle ?
Paternité maternelle ?
On s'y perdrait presque !

Nos mythologies collectives
Cages folles quotidiennes,
Refusent
La *transe mission*
Injustice ? Hypocrisie ? Imposture ?

Des robes décousues

Pour *repanser* ses propres maux.
Des robes éventrées
Comme pour en faire sortir
Un enfant réfuté
Par une grossesse
Refoulée
Rejetée
Ou encore
Pour être confronté à l'essentiel
Le trou noir,
Le ventre.

Alors le rejet de la mère ?
Une nature dont on ne voulait pas être servile !

Tromperie toujours ?
Confusion morale ?
Nature contre culture
Faux débat
Faux combat !

Nécessité morbide,
De se réconcilier avec ce corps dédoublé,
Pour la légitimité d'une grossesse à *banc-donnée*
Dans un corps autre !

Survivance !
Vidant et filant
Je compris
L'ampleur de la responsabilité
Qu'a portée la grossesse,
Du chemin intérieur parcouru
Pourtant une partie en moi reste inassouvie.
Reste incomprise, encore brisée.
Ce n'était que trop évident.

Mais mon corps intérieur
Morcellé,
Même recollé,
Ne faisait toujours pas corps.
Qu'est-ce que je ne lisais pas ?
Que j'avais formulé à plusieurs reprises ?

Ce corps rond restait rompu
Perdu entre ces corps
Et malgré le dialogue insensé du « Moi » et du « Je ».

Des corps
Des grossesses,
Théâtres d'une enfance désincarnée ...
Dont les fantômes
Me hantent depuis toujours.
Des fantômes,
Que j'ai tentés
De domestiquer toute une vie,
Jusqu'à
Devenir moi-même ce fantôme !

Une grossesse fantôme ?
Une grossesse sans maternité !
Et sans mère,

Car c'est dans le corps du fantôme
Que cette grossesse eut lieu !

C'est dans le corps de l'Autre,
Dans le corps de l'Autre Mère !
Dans le corps de la Mère partie
Dans le corps de la Mère Patrie !

Réparation



Mère Patrie,
Là d'où sont nées toutes les confusions.
Serais-tu la patrie
Où l'on a pris vie ?
celle où l'on m'a pris vie
Ou encore celle où l'on *appri-voise* ?

Des patries imprégnées des rapports de
Domination,
Comment exister lorsqu'en vous, une guerre civile éclate ?

Aujourd'hui,
Mère Patrie,
Obsolète, tu hais!
Ceux,
Nés d'origines multiples !

Mère Patrie
Lumineuse
Au XIX^{ème} siècle,
Pour construire l'Etat Nation
Tu reluais de tes feux ardents,
Aujourd'hui tes flammes
Consument, torturent et tuent
Dans la plus grande hypocrisie de la libre circulation des personnes.
Shengen et mondialisation résonnent avec déraison.

Et l'appartenance ?
Essence, ciel

Association de la culture,
Intemporelle
à un territoire,
Réel, fixe.
Une *shoah* collective
Abreuvée d'illusion
A l'affut
D'une diabolisation

L'autre,
Toi, moi,
Ton identité

Réduite toujours à un territoire
Ne s'autorise jamais
La pluralité culturelle !

Quel gâchis !
Dans le contexte de l'immigration
Où viennent se rajouter
Des *innés galités* sociales, crises, chômage...

Si bien que notre chère devise
Liberté Egalité Fraternité
Suintent,
Puis
En deux-mies
Tintent
Ironiquement ,
Héroïquement,
Intégration, déflagration et auto-destruction !

A l'arme défaillante
Des critères de valorisation
Pour ces pères, sonnent...
Dans la conscience du *tronçonnement* !

Mission civilisatrice
Des formes
Mémoire des gestes
Lorsque se nourrir de ses mains
Prolonge la caricature coloniale,
A défaut de s'intéresser
Aux vertus du langage et des usages du corps !
Nouvelle posture ?
Pourquoi enfermer
L'inconnu dans le primaire
Forcé
D'un rapport hiérarchique sans appel !
Domination culturelle oblige ?

C'est pourquoi
Je panse
Donc je suis
Une *Multinationale*.

Née
D'une partie française,
Et d'une partie marocaine
Scindée elle-même
En deux langues berbère et arabe,
Cultures chrétiennes et judéo-arabo-musulmane cohabitent.
A cet héritage,
On s'est enrichie des
Autres
Cultures
Glanées
Au fil des crépuscules.

En devenir toujours,
L'identité respire
Vivante,
L'identité aspire
Elle est culture
Et non territoire

Figée,
En abattoir
L'identité se meurt.

En constante adaptabilité
L'identité s'accomplit.
Seuls quelques extrémistes incrédules
Ou malfaisants au pouvoir
De destructions incommensurables
Usent de la virginité identitaire !
Pure !

Schéma malade !
Sans melting pot culturel,
Aucune nation,
Aucun pays

Des identités multiples
Nous habitent
Nous construisent
Dans l'abondance
Baroque

D'une destinée

Pour toute action

Réaction

Réception,

On observe de son triple fond,

Des distances supplémentaires

Accroissant

Les expériences sensorielles, réflexives,

Qui dans le sillage de la politique

Embrochent les conflits :

Bénéfice d'une sinistre manipulation

Sur le dos d'une mémoire

Encore fraîchement falsifiée.

Alors ce que l'on croyait être solide comme un roc,

Très vite,

Vole en éclat.

Brisée.

Eclatée notre identité.

Vulnérable on devient,

Une étrangère pour soi-même !

Subir devient son linceul.

Trouvons un *subter-refuge*.

Heureusement,

L'humour a sauvé à plusieurs reprises !

Devant sa propre mort maintes fois ajournée,

L'humour a porté à défaut d'amour,

De reconnaissance citoyenne.

Ces discours sur l'immigration auront-ils raison de nous ?

Fragmentés

D'un bout à l'autre !

Affublés de toutes les variations que ces corps pouvaient contenir !

A s'en *ana-morrrr foser*⁸

Enigmatique et pathétique.

Le *pathétigmatique*.

Plus la souffrance est grande

Plus l'énigme est complexe.

Et le fossé entre vous et tous les Autres vous-mêmes
Se creusent jusqu'à souvent,
L'oubli.

L'oubli et l'abnégation de soi
Plutôt que la souffrance d'une existence,
En rupture totale avec son être.
L'amnésie s'avère providentielle.

Une hystérie supplémentaire vous gratifie
de **pathétigmatique** amnésique !
De temps en temps,
Des souvenirs sépulcrales
S'invitent !
Elles se soignent dans l'alcool, les prostitués des cabarets luxuriants,
Au pire dans la violence chronique,
Voire l'engouement démesuré
Pour une religion dédouanée de bon sens : le fanatisme !

Terrible la vision d'un
pathétigmatique amnésique fanatique.
Paré d'un style
A faire rougir Jean Paul Gauthier,

Je compatis,
Je **com-Patrie**.

Mais lorsque l'amnésie vous est défendue ?
Vos corps convoqués
Plusieurs fois par jour,
Candidats
A l'amputation d'une main, d'une jambe, d'un œil !
Acte terroriste en soi,
Et **soucis-d'aire** à l'extrême !

Alors le traumatisme naît de là.
L'incapacité à trancher
Une main, ou autre
Fragment de corps.
Une vie ébranlée
revient à s'expatrier,
où ?

Dans quel autre corps
Trouver la paix ?

Ces positionnements politiques marqués
Cantonnent
Enferment
Expressément
Dans le rejet,
Des Autres
Et de Soi-même

Le corps de l'Autre
Via l'expérience de la grossesse,
Vécu sur le mode
de l'Exclusion,
De la Résistance
N'était que la parodie
D'un non corps,
Du corps quotidien
Du corps de l'immigré
Du corps de l' étranger.

Incompréhension, injustice, humiliation
Seule issue :
Comprendre
La Résistance
Le combat d'une vie
Pour *être*.
Un combat silencieux,
Que beaucoup encore subissent
Sans pouvoir prononcer mot.
Un mutisme
Qu'une désinformation informative rend tabou.

La Résistance,
Une mort intérieure !
Se protéger,
Ne pas réveiller ce volcan en ébullition
Dont les fournaises pourtant embrasent encore ces
Antres
Imperceptibles,
Ravageant ces

Ventres,
Dont les coulées de lave engloutissent
Tous ces territoires
Ces friches,
Calcinées !

Et ce *je* radicalement folklorique
Véhiculant tous les clichés orientaux,
Fantasmes d'antan,
Obsessions d'aujourd'hui
A rencontré avec certains politiciens l'apogée du supportable en 2007.

Ne pouvant plus
Admettre
Après quarante ans de conciliation,
De se voir à nouveau victime
D'une tentative de démantèlement
Si « frustration » grotesque !

De ces antagonismes,
Tressaille,
Tremble,
La terre profonde
De nos entrailles,

Secouée !
Et
Compartimentée
Par des *idées, Oh ! Politiques* qui
Se heurtent activement
Sur une base de journal télévisé,
Affrontements en résonnance
Avec les violences qui ont marqué
La Grande Histoire,
Ressorts-tissants des images «éclairs»
La colonisation, les zoo humains, ghettoisation des banlieux...

Autant de références
Orphelines
En quête d'espaces de dialogue
Sur la place publique.

Quelques universités où l'on vous remet
Au goût du jour
Mais pas encore de voies pour le salut de tous.
« Biens aux **Cons-trairent** »,
On s'en sert pour diffuser
Une haine « politiquement correcte ».

Oh Mères
Celles qui ont porté,
Eduqué,
Donné la saveur de la droiture, de la jouissance, de la bienveillance culturelle...
entre cartésienne et mystique
A des strates différentes
Vous compartimentez en Patrie.
Et aucun délit
à assumer
ses variations
Patri-art-cales

Alors,
Je cherche ma mère !

La lionne de l'Atlas ?
Ou
La Marianne ?
Toi la lionne de l'Atlas,
Majestueuse de tes traditions
Encore chaudes de tes couleurs vivaces,
J'aime tes odeurs,
J'aime ton peuple,
J'aime ta musique,
J'aime ta générosité,
J'aime tes paysages,
J'aime ton humour,
J'aime ton corps,
Je parle tes langues

Mais toi la Marianne
Je pense/panse dans ta langue.
Je suis ta langue
Je te porte toute entière

Mère !
La seule que je connaisse
Vraiment
C'est toi
Qui m'a élevée
Dont les rues, et les citées sont miennes,

Quarante ans de conflits après,
Cette mère ne reconnaît toujours pas ses pupilles !

Exclues
Repliées sur elles-mêmes
Elles pleurent,
Dans un délire phénoménal
Elles cherchent
Leur Mère partie
Leur mère Patrie
République,
Tu les refoules aux portes de l'Extrémisme,
Terrorisées par ce morcellement identitaire,
Elles errent
A la recherche d'une Mère ...

Et à défaut d'une Mère Patrie,
Certains rencontrent
une Mère
Infanticide
Sanguinaire
...
Oh Mère Patrie
Tes enfants meurent un à un !

Puis
Dans un dernier sursaut de vie,
Portée par un souffle quasi démoniaque,
Je panse,
Je panse,
Je panse
Encore
Et encore je panse
Donc
Je suis

Compatriementée.

Puis je me réveille tout doucement
Du pays dément
Songe
Le pays d'origine
Le pays d'accueil
Tous ne sont que pure fiction.
La *Mère* Patrie aussi.
N'existe pas
Sinon,
Je la veux couronnée
D'une pluralité aiguisée

Mère Patrie
Criminelle tu es
Quand tu forces au
Décollement de nos racines,
Autant d'origines nourricières
Mutilées

Hybridation culturelle ?

Héritage comportemental antagoniste ?

Manger Halal et boire de l' alcool ?

Peur de sortir de l'unique

Modèle ?

Si l'hybride devient la norme ?

Hybride,

Matiné,
Métissé,
Composite,
S'oppose à
Pur.

Hybride dans l'antiquité grecque :

Natif

D'un père, d'une mère étrangère,

D'animaux nés de différentes espèces

Comme le mulet.

et enfin par extension

Viol

Au nom de la pureté de la race,
Encore combien de mulet identitaire ?
Combien de viol ?
Car, le véritable viol c'est cette usurpation.
Imposer à l'identité
Une soi-disante structure
Défectueuse,
Déficiante...
Jusqu'aux textes scientifiques,
Nom avenu
Nom convenu
Non

Malheur à la *transfiliation* !

Car cet être hybride,
A ses ancrages dans un espace temps défini,
La France se défaisant de son passé colonial !
Une France en mal être ?
Ou une France maline de son être
«économie» ?

L'intégration proposée à nos Parents

A désintégré,
Dessein tigré
Dessein tiré,
Des intérêts,
Combien d'autres?

Immigration,
Certainement
Tes maux sont plus complexes
Des histoires, des vies, des personnes vacillant
Au nom de simples chiffres électoraux !
Erigés pour la gloire d'un arbitraire
Assiégeant une folie meurtrière !
Avec pour seule devise,
Semer la confusion.
Toujours
Etre
L'objet
De la confusion.

Confusion en héritage



*J'ai reçu,
La confusion en héritage,
Loin de l'amour
Et du partage !*

*Essence sale
Serais-je de race inférieure ?
La terreur n'est pas française
Pourtant chantage !*

*J'ai reçu,
La manipulation en héritage
Bordée de trucages
Anthropophages*

*Eh ! Sang sale
Revenons - en à la Genèse !
Gémissements et pleurs
Etouffés
Partout escamotage !*

*J'ai reçu,
La division en héritage
Mirages
En quête de suffrages*

*Dix formes mitées, pour toi
Ex taz,
Mutilée
Je dépose ici mon fardeau*

*J'ai reçu
La fragmentation en héritage
Pour seule succession
Errance en adage
J'ai reçu,
La confusion en héritage,
Un matin,
Au détours des images*

Thaumaturgie



Thaumaturgie,
Ce corps magique,

A l'art de contusionner les confusions
Le corps de la grossesse
A fait disparaître
Mon propre corps
Au détri-ment
Au détri-tue,
De l'occupation.

Insurrection,
Société,
Tu m'infestes
Tes affrontements,
Tes heurts,
Tes dualités,
Tes représentations usurpatrices,
Tes fantômes,
Tes répressions tacites
Tes humiliations auto risées
M'ont anéantie

Thaumaturgie

A remonté le temps
Les enjeux du passé
Le corps du rejet
Le corps du monstrueux,
Le corps au coin
Le corps halluciné
Au péril du gouffre
Se dissipe
Le fil de la vie,

Thaumaturgie,

Magie des corps,
De ces déambulations funèbres
Tu as psalmodié
Le corps de l'Autre,
Mon expérience de fille d'immigrés.
Dans un corps confisqué
Etrangé et étrange à la fois.
Expérience d'une vie
Que ton corps, grossesse a révélé
Thaumaturgie,

Magie du *hard-corps*

A permis !

Au corps de l'Autre

D'éclater

Cicatrices décousues ont vociféré

Stigmates ont mugé,

Tant de fois occultées et

Tant de fois réduites au silence.

Thaumaturgie,

Mise en abîme

D'une résistance,

Au discours politique,

A l'engloutissement psychologique,

A la schizophrénie,

A la grossesse,

A la mère,

A la mort.

Du corps pensé au corps pansant

Pour que persiste et

Signe la Résistance,

Que vive l'Art !

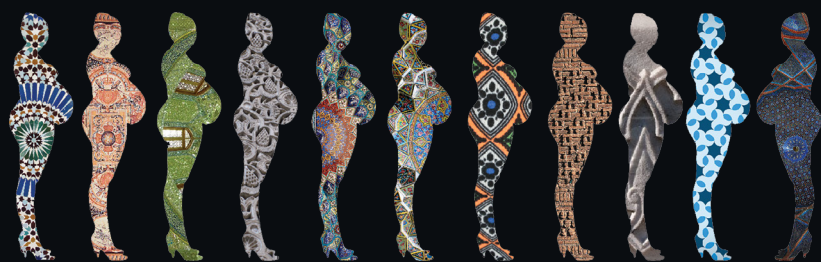
Casablanca, décembre 2013.

ILLUSTRATIONS

- p.01 - *Super Oum - Mères Culturelles* - Le corps pansant - Réalisation graphique - 18x13 cm - 2013
p.04 - *Super Oum* - Le corps pansant - Installation de 14 photographies 10x15 cm - 2009
p.09 - *Made in Mode Grossesse* - Le corps pansant - 10x15 cm - 2009
p.10 - *Made in Mode Grossesse 2* - Le corps pansant - 60x30 cm - 2009
p.61 - *Nu 3* - Le corps pansant - 30x40 cm - 2009
p.62 - *Ventres phalliques* - Le corps pansant - 30x40 cm - 2009
p.76 - *Traumatisme crânien* - Le corps pansant - 100x100 cm - 2013
p.104 - *Super Oum - Mères Culturelles* - 30x90cm - 2013
p.105 - *Super Oum - Bandes pansantes* - 60x80cm - 2013

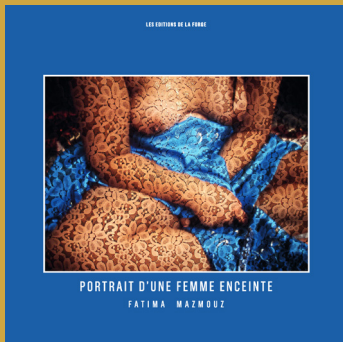
NOTES :

- 1 - p. 17 : « Hamla » : Signifie en darija (dialecte marocain) « être enceinte » mais signifie aussi dans le sens figurer « porter une charge », « el hmal » c'est « la charge ».
« Hamla al âm » signifie « Je porte une charge de tourments ».
« Oula hamla be al âm » signifie « ou bien je suis enceinte (engrossée) de tourments.
- 2 - p. 26 : « Hagra » : terme qui signifie en darija (dialecte marocain) « une injustice » mêlant humiliation, mépris, sentiment de supériorité et parfois agression physique.
- 3 - p. 44 : Bernard et S. Leclaire, *Psychanalyser. Essai sur l'ordre de l'inconscient et la pratique de la lettre*- Seuil - p.98
- 4 - p. 56 : Michel Foucault - *Le corps utopique*- Editions Lignes – p.18
- 5 - p. 65 : « Ana lyse » / jeu de mot où « Ana » signifie « Moi » en arabe. Il s'agit de l'analyse du «Moi».
- 6 - p. 66 - « Bchi analyse » / « Bchi » : Terme qui signifie « le sexe féminin » en berbère tachelhit du Maroc. Il s'agit de l'analyse du sexe féminin en conscience de son moi...
- 7 - p. 70 - « Bchi chologique » / « Bchi kolo (i) jik »
« kolo i jik » signifie « tout t'arrives » en dialecte marocain.
« Bchi kolo (i) jik » jeu de mots qui signifie donc en darija et en berbère tachelhit : « Oh (toi) sexe féminin, tout arrive à toi !
- 8 - p. 88 - Anamorphose « Ana Morrrrrfose » signifie en darija (dialecte marocain) « Moi, le rejeté »





DU MÊME AUTEUR



POURTRAIT D'UNE FEMME ENCEINTE. Première série de photographies mettant en scène le dialogue intérieur, Portrait d'une femme enceinte, dépeint l'intimité d'un corps en mal être face aux interrogations de la grossesse, l'ensemble transcrit sur de la dentelle, inaugurant la recherche plastique et conceptuelle autour de la trame.

BOUZBIR. Au sujet de la domination des corps durant la colonisation, Fatima Mazmouz s'intéresse à la carte postale coloniale réalisée notamment à Bousbir, quartier réservé à l'armée française et à l'exploitation sexuelle à Casablanca. Un projet qui revisite la mémoire coloniale en vue de sa résilience via l'intervention artistique.

SUPER OUM. Portant une réflexion sur l'absurde dans nos modes de représentations de l'Autre, Super Oum, Super maman héroïne du quotidien, personnage créé à partir des Comics, incarne la figure de la résistance et du combat, une résistance face aux dérives du concept de mère patrie.

RÉSISTANTS. Poursuivant cette réflexion sur la place des archives dans la construction de notre mémoire, FM regroupe une trentaine de portraits de résistants ayant agi à des périodes différentes et appartenant à divers noyaux de résistance : c'est l'histoire de la résistance au XX^{ème} siècle que Fatima Mazmouz nous dépeint en image dans ce nouveau travail sur le corps colonial.

• **Fatima Mazmouz** a exposé dans des lieux très divers entre autre à Rome, Madrid, Amsterdam, Anvers, Paris et le Caire, en participant notamment à de grandes manifestations culturelles comme en 2005 aux 6^{ème} Rencontres Africaines de la photographie de Bamako, en 2006 au Festival Internationales de la Photographie à Arles, en 2009 à Paris-Photo au Carrousel du Louvre et en 2015 à l'Institut du Monde Arabe à Paris, en 2016 à la Biennale de Dakar, en 2017 aux Grandes Halles de la Villette à Paris, en 2018 au Grand Palais lors de la 22^{ème} édition de Paris Photo, à Casulapowerhouse Art Center de Liverpool (Australie) et enfin en 2019 au Stedelijk Museum de Schiedam (Hollande).



DANS LE CORPS DE L'AUTRE

FATIMA MAZMOUZ

Ballade dans l'univers des sons et du sens des mots, entre texte autobiographique et écrits d'artiste en vers libres, *Dans le corps de l'autre*, tente de saisir au plus près l'intention au cœur de la mécanique du sensible, structurant le projet *Super Oum, Le corps pansant* entre 2009 et 2013.

Ce projet, qui interroge le corps de la grossesse, de la résistance, de la mère dialoguant avec le concept de la Mère Patrie dans son rapport à la réparation, met en exergue les liens profonds qu'entretient notre corps avec l'espace public.

Fatima Mazmouz, photographe plasticienne, regroupe l'ensemble de ces travaux sous le titre générique Les ventres du silence, pouvoir et contre pouvoirs. Motivés par la déconstruction des systèmes d'organisations politiques sociaux et culturels qui arborent nos sociétés, Les ventres du silence créent des passerelles entre les territoires de l'intime et ceux du politique : La Discrimination, le Féminisme, le Post-Colonial, la Mémoire et (la réécriture de) l'Histoire sont entre autres des champs d'investigation qui intéressent l'artiste y explorant les rapports de force qu'ils induisent.



LES ÉDITIONS DE LA FORGE
contact@leseditionsdelaforge.com
20 euros

